

DRILLSKI

LES
MAUVAISES
NOUVELLES 3

CONTENU
EXPLICITE

TANTE KO'

Tous les ans, on descendait dans le Sud pour saluer la famille du côté de mon père et jouir de la piscine en lézardant sur les rebords, de la plage, du vieux port et du soleil qui faisait défaut au Nord. Ce séjour était chouette même si plus je grandissais, plus j'avais l'impression de rendre visite à des inconnus à cause de leur accent, de la couleur de leur peau, de leur expression, on était du même sang, mais bizarrement, on ne produisait pas les mêmes sons ! Ça se passait toujours plutôt bien. Avec cousins, cousines, on s'amusait comme des enfants dans cette grande piscine sans fond, ah, combien de fois j'ai failli me noyer dedans ? Une vraie idylle dans le Sud profond, on chatouillait les orteils de la France et tout autour de nous des bruits de grillons, des herbes hautes et arides recouvraient de vastes terrains vierges et encore vides...

Sauf qu'à chaque fois, j'étais comme un funambule suspendu au-dessus d'un canyon ; une bourrasque un peu trop brusque et voilà, panique à bord. Tout ne tenait qu'à un fil. Ce souffle qui faisait s'emballer mon cœur survenait en milieu de séjour quand ma mère m'annonçait une nouvelle visite, alors que j'expérimentais de nouveaux plongeurs. Je reconnaissais dans sa voix et dans sa façon de le dire qu'il était temps de se mettre en route pour chez Tante Ko.

« Tu vas te sécher chéri, on va aller voir *quelqu'un*. »

Quelqu'un. Elle ne disait jamais qui. Mais je savais. Et là, le ciel s'assombrissait, le fil sous mes pieds vibrait, je cherchais à tâtons des prises auxquelles me raccrocher, mais rien, le vide, le ciel et je sombrais dans la gorge du canyon, la gorge de toutes mes angoisses.

La première fois qu'on l'a visitée, j'ai posé un tas de question pendant le trajet. Mes parents restèrent très évasifs, répondant par des « oui » et des « non » enrobés dans des soupirs exténués ; j'étais trop curieux, si bien que je m'attendais à rencontrer une vieille personne comme il y en avait tant dans ma famille, avec la même robe pleine de fleurs et la même télé volume à fond sur *Alerte à Malibu*. C'était l'un de ces mois d'août quelques jours avant mon anniversaire, avec chaleur écrasante et moustiques exotiques à cause desquels mon père regrettait notre bon vieux ciel d'aluminium et nos bonnes vieilles briques rouges.

Je crevais de chaud parce que pas de clim' et ma mère se retournait toutes les cinq minutes pour m'asperger la tête avec son brumisateur. Mon père se grattait furieusement les avants-bras et avant de prendre la route il m'avait disputé très fort pour que j'accepte de mettre une chemisette blanche et des espèces de mocassins à glands beaucoup trop petits et le pire c'est qu'il m'avait obligé d'aplatir mes cheveux, à faire une raie ! Une raie ! Contorsionné, je me débattais contre la ceinture de sécurité qui chauffait sur mon cou. La route était longue.

« Je peux l'enlever maman ?

- On est bientôt arrivés.
- Papa ?
- Écoute ta mère. »

Leurs crispations durèrent jusqu'à ce que le moteur s'arrête de tourner. Ils remontèrent leur fenêtre, sortirent et ma mère ramena son siège en avant d'un geste brusque pour me laisser sortir ; elle rouspéta.

« Ton dos est trempé, regarde-toi !

- Je peux pas regarder mon dos maman !
- Tais-toi un peu. »

Elle était de très mauvaise humeur ce jour-là, nul doute qu'elle s'était disputée avec mon père avant de venir, ouais, ils se disputaient assez souvent, comme deux personnes qui s'aiment vraiment. On s'était garés sur un vieux parking dont les lignes blanches disparaissaient en écailles sur le sol et le béton était boursoufflé par les racines d'un arbre qui, vu son allure, livrait ses dernières forces dans la bataille. C'était un quartier tout en hauteur, construit sur une espèce de petite colline et qui se terminait en impasse. On aurait pu se garer devant chez Tante Ko, elle habitait la toute dernière maison sur la gauche, mais, je ne sais pas, mon père aimait bien se garer un peu plus loin.

De chaque côté de la rue, les maisons paraissaient fatiguées et les volets verts ou bleus étaient presque tous fermés, comme si les habitants s'apprêtaient à affronter une tempête de sable. Si elle arrivait, en tout cas, elle ne surprendrait personne. Insouciant, je traînais les pieds derrière mes parents, marchais puis courrais dans la rigole sèche pleine de vieilles feuilles et de poussières accumulées qui longeait la rue.

« Tu te dépêches ? »

Ils tapaient tous les deux du pied devant ce portique bleu tout rouillé. L'impatience. Mon père réajusta mon nœud papillon et d'une main replaça la mèche collée à mon front humide tandis que ma mère poussait le portail qui fit le même bruit que les chatons du voisin quand il les noyait dans un bassin. J'eus un frisson, ma mère ne voulait jamais que je regarde. Pourtant, ma chambre donnait directement sur leur jardin.

Un chemin caillouteux menait à la vieille demeure, la seule qu'on avait doté d'une cour, d'ailleurs et vu son état Tante Ko aurait bien pu se passer de ce privilège. L'herbe n'avait pas été tondue depuis des lustres et les herbes les plus ambitieuses atteignaient facilement mes hanches. On avançait lentement, ma mère me tenait la main parce que si je me mettais à courir là-dedans, elle ne me retrouverait pas de si tôt !

« T'es sur qu'il y a quelqu'un ?

- Ben oui, répondit mon père sur un ton sec, ou veux-tu qu'elle soit, elle est pas sortie d'ici depuis au moins vingt ans. »

Les vitres étaient si sales et les murs si ternes qu'on aurait pu croire la bâtisse vide de toute âme. Dans la cour, il y avait aussi un vieux banc, trois chaises de jardin empilées, une tonnelle pleine de trous noirs - séquelles de grillades - et le squelette d'un vieil arbuste penché en avant comme s'il voulait nous indiquer la sortie.

Arrivé au palier, mon père actionna trois fois la clenche rouillée et à trois reprises, des morceaux de terres coincés dans les pores de la façade tombèrent à deux doigts de pied de mes nouveaux mocassins.

« Fais gaffe à ta chemise, dit mon père en me poussant sur le côté, tu vas encore te salir. »

Agglutinés à trois sur ce bloc de pierre surélevé qui avait dû voir des semelles de toutes les époques l'écraser, on l'attendait. Ma mère suait et derrière nous les criquets braillaient autant que les

voitures sur l'autoroute qui bordait notre quartier du Nord. J'entendis des pas de l'autre côté puis le cliquetis d'un verrou, puis un second, puis un autre encore et enfin la porte s'ouvrit, lentement, péniblement, on aurait dit qu'elle pesait deux cent kilos.

On cuisait sur le palier. Mon père l'assista dans cet effort laborieux et quand elle nous fit finalement face, je reculai bouche ouverte et tombai cul d'abord sur les cailloux. La douleur, je m'en foutais et alors que tout le monde se disait que j'allais me mettre à geindre sous peu, je ne fis que me relever et me cacher derrière les jambes de ma mère, toutes chaudes et pleines de piqûres.

« Moooh qu'il est mignon ! »

Cette voix, cette intonation, je ne l'avais jamais entendu nul part. Planqué derrière mes deux poteaux de chaises, je la scannai par le bas. D'abord ses sandalettes en cuir toutes vieilles et boueuses puis ses mollets, ses énormes mollets recouverts de collants blancs déchirés, délavés et forcément cette espèce de longue robe à fleurs qui lui arrivait aux genoux, pas les mêmes fleurs que les autres, des fleurs plus exotiques et je reconnus même un perroquet imprimé qui suivait la courbe de sa poitrine et son visage comme celui d'une tortue, ouais, elle était comme une tortue qui ne voudrait pas se faire reconnaître avec des verres teintés aux yeux et une cigarette qui pendait à ses lèvres gercées. Un filet de fumée frivole se tordit vers le ciel, sereinement, il n'y avait aucun vent.

« Allons, fit ma mère toute gênée, tu dis bonjour à Tante Ko? »

Et puis en me tirant par le bras elle me propulsa à l'intérieure de la baraque et Tante Ko m'y cueillit. Elle était là, juste devant moi, courbée, elle grimaçait, se tenait les reins et au même moment une puanteur me terrifia, ça sentait comme le local à poubelle mais en pire, en plus âcre, en plus acide.

« T'es tout beau mon petit viens donc là embrasser Tan' Ko » dit-elle difficilement.

J'étais debout, jambes fébriles comme les siennes et derrière, mes deux parents bouchaient le passage ; des doigts de soleil se frayaient un passage entre leurs jambes et au-dessus de leurs têtes comme pour m'aider, me tirer vers lui ou me secourir. Quand la porte se ferma dans un souffle rauque, je compris que je devais le faire, que je n'avais pas le choix. Et c'est là que je vis ses bras.

Ces horribles bras. J'ai d'abord cru voir des gants, des trucs que mon père mettait parfois pour la vaisselle ou les carreaux. Puis j'ai mieux regardé, intensément, l'obscurité m'y obligeait ; ce corridor sentait fort, sombre comme la mort. La voix de Tante Ko crissait comme quand ma mère m'emmenait dérapier dans les graviers et ces bras, c'était bien des vrais bras, pas du plastique, parsemés de tâches marrons ou noires ! Une maladie ? Pas contagieux ? Je reçus une tape encourageante dans le dos. Mon père se tenait derrière mais je devinai son expression, la même que tout adulte singe quand il peut pas du tout savoir ce qui se trame dans la tête d'un gosse.

Alors j'y allai. Doucement. Un pas, puis deux puis elle m'attrapa à la force de ses bras et quelle force elle possédait encore ! J'étais moins lourd que la porte et ses deux tentacules visqueuses m'étreignirent si vigoureusement que je fermai les yeux sans respirer, tendu comme un slip amidonné, souhaitant plus que tout que le cauchemar cesse. Et mon père, et ma mère, et Tante Ko riaient, c'est si mignon, un mouflet terrifié !

« C'est bien le fils de son père, dit-elle en m'ébouriffant, quoiqu'il te ressemble aussi beaucoup, ajouta-t-elle à l'intention de ma mère. Venez, entrez, j'ai du café... »

On entra dans une pièce plus éclairée, mais tout aussi sombre avec un carrelage marron, des meubles marrons, des murs jaunes presque noirs, une horloge dont le tic-tac me faisait sursauter à tous les coups et partout sur les murs comme des trophées des iguanes, des carapaces, des lances, des boucliers, des masques et tous ces bidules qu'on trouvait pas dans le coin, qu'est-ce qu'elle faisait, elle tuait ? Elle était guerrière ? Pour sûr qu'elle crevait des pauvres bêtes !

Tante Ko parlait, déblatérait, marquait une pause pour allumer une cigarette et puis dès qu'elle en finissait une, elle en rallumait une autre avec l'ultime lueur de la précédente. Moi aussi, je parlais, beaucoup d'habitude, comme ma mère d'ailleurs, mais là bizarrement rien du tout ! Pas un mot, à peine une bafouille et un râle comme celui d'un chat crachant une boule de poil, quand elle me demanda ce que je voulais faire plus tard.

« 'crivain.

– Hein ? »

Elle entendait plus rien. Tuyaux bouchés, matériel défectueux, elle l'avait pas fait changé depuis des lustres, c'est pourquoi elle savait que parler, pas trop écouter.

« Écrivain, répéta ma mère comme un blasphème, écrivain.

– Boaarf, grinça Tante Ko, c'est vrai qu'il a la tête dans les nuages ce même, mon Riton c'était pareil, l'écrivait aussi et pareil, toujours l'air qu'y vole dans ses yeux. »

Il y eut un lourd silence entrecoupé de tic-tac durant lequel mes parents se regardèrent en souriant, on était tous les trois assis sur le canapé et moi au milieu je les observais puis j'observais la fumée qui montait en colonne vers le plafond et s'ouvrait pour l'avalier pareil qu'une gueule de fauve menaçant. Le café fumait aussi, elle m'en a proposé mais j'ai refusé, ça puait trop et puis trop jeune, disait ma mère.

« Mon Riton l'en avait des choses à écrire avec tout ce qu'il a vu, poursuivit-elle aussi péniblement qu'un train bondé sur de vieux rails, des vertes et des pas mûres, sur tout l'globe ! Y'en est pas revenu... »

Elle en ralluma une.

« Et toi, t'en as des choses à raconter, j'espère ? »

Les coups de coudes de ma mère puis ceux de mon père me pressaient de répondre. Tant Ko me fixait et son sourire déployait une rangée de dents en quinconce, sa bouche avait l'air d'un jeu d'échec. Ses cheveux gris étaient figés en l'air et sa cigarette pendait toujours, fumée de moitié, collée à sa lèvre. Ses tremblements de vieillesse faisaient dodeliner sa tête, elle me scrutait. C'était quoi la question déjà ?

« Ah, ces écrivains, toujours la tête en l'air... » dit-elle avec bienveillance.

En repartant je me suis fais engueulé et ma mère s'est moqué parce que j'étais moite de peur. Les tâches qu'elle avait sur ses bras, c'était à cause du soleil, m'a-t-on dit et aussi de la cigarette et aussi de la vieillesse. Le soleil je pouvais comprendre et la cigarette aussi, vu comment ça puait, mais la vieillesse... J'ignorais tout de la vieillesse, si ce n'est que ça nous faisait porter des robes à fleurs, écouter fort la télé et parler du vieux temps comme si c'était hier. Trop loin pour moi, dans

trop longtemps, peut-être jamais. On est vraiment obligés ?

Tante Ko n'avait pas l'accent poivré du sud, elle économisait les syllabes et elle sifflait entre chaque mot. Finalement, je ne l'ai vu que trois fois ; elle passa l'arme à gauche pendant un hiver.

C'est bien connu que les gens du sud n'aiment pas l'hiver.

Le fascinant Mr. Drill

Apprendre, ce n'est pas facile à cause de toutes ces sollicitations qui viennent de tous les côtés, pour toutes sortes de choses qui, généralement, n'ont pas ou peu d'intérêt. C'est plus comme avant où on avait que ça à faire et je pense que ça a son importance dans le décrochage de pas mal de jeunes avec leurs consoles et leurs smartphones et leurs téléés... Tellement de trucs ! Mais je ne juge pas, je suis aussi de cette génération et je peux vous dire que pour qu'un truc rentre dans ma tête, surtout si ce sont des chiffres ou des dates, faut pas y aller avec le dos de la cuillère ; tout éteint, volets fermés, fenêtres condamnées et internet débranché !

Par contre, avec un bon prof, avec un type passionné, c'est beaucoup plus facile et je peux l'affirmer parce que j'ai eu la chance d'assister à des cours menés par un spécimen dans ce genre là.

C'était il y a quelques années, j'entrais tout juste en master et pour la première fois de ma vie j'allais assister à des cours d'économie. De base, je n'étais pas vraiment économiste, plutôt branché social et humanité, réfractaire aux lois du marché et, plus généralement, allergique aux chiffres. Un littéraire pur jus, si vous voulez et le plus incroyable c'est que ce type, Mr. Drill qu'on l'appelait, m'a complètement changé.

Au premier cours j'étais au fond de l'amphi comme d'habitude, en compagnie de mes nouveaux potes de branlette intellectuelle. On sentait bien la ferveur d'une nouvelle année qui commence et déjà les rumeurs allaient bon train, notamment à propos de ce prof d'économie, Mr. Drill, « un parfait connard » disait un mec qui l'avait eu pendant un semestre l'année d'avant, « une ordure finie » glissait un autre dans le brouhaha ambiant. Je l'attendais donc sans trop me faire d'idée mais avec tout de même une pointe de crispation : dans mes yeux, des rangées de pourcentage défilaient déjà et me gênaient la vue et puis un type avait sorti un cd sympa, alors je l'écoutais en espérant que ça passe vite.

Et là, tout à coup, à l'heure pile du début de son cours, quatorze heures pétante, les doubles portes de l'amphi s'écartèrent et Mr. Drill apparut; démarche vive et furtive, style classieux et surprenant, genre gourmette en or, costume sur-mesure et cravate à motif, pas l'allure d'un pédagogue, plutôt celle du mec pressé avec un tas de dossier sur le feu. Faisant fi de toute politesse, il s'est installé, attaché-case sous le bureau et fiches sur la table, débutant son cours là où il l'avait interrompu la semaine dernière. Problème ; c'était le premier cours ! Le bruit a fondu tout autour de moi et sa voix est devenue beaucoup plus claire ensuite, il parlait vite, on aurait limite cru qu'il rappait, quel phrasé !

Dès le départ, Mr. Drill a affiché ses positions libérales, son attachement aux fonctions régaliennes de l'État et aussi son mépris pour le gouvernement en omettant pas d'inclure l'administration et le système de protection sociale qu'il qualifia de « totalement ubuesque ».

« Je sais ça peut choquer, a-t-il dit sans respirer, vous pouvez partir si vous voulez. »

Là, deux filles se sont levées et quand elles sont sorties de l'amphi, Mr. Drill a ri d'une façon courte et violente, un peu comme quand on retient un pet depuis trop longtemps. Son front était dégarni, son regard précis comme celui d'un aigle et sa peau, fraîche et tendue comme celle d'un jeune homme de vingt ans ! Il tira la langue et la fit claquer sur ses lèvres ; on aurait dit un savant

fou et le clin d'œil qu'il lança tout au bout de l'amphi m'était sans doute destiné.

Je me suis donc avancé de quelques rangs la semaine suivante. Mr. Drill aimait faire des parenthèses pendant son cours, et, franchement, ça prenait des airs de one-man-show ! Il ponctuait souvent ses digressions par des trucs comme :

« c'est que mon avis »

ou

« je sais ça peut choquer »

Cette façon qu'il avait de peser ses propos sans même songer à les nuancer, à les distancer, c'était si fort ! Mr. Drill suintait l'audace et ça me plaisait de plus en plus. Mr. Drill ne lisait pas son cours. Il le vivait, il le contait, c'était comme un récit vivant peuplé d'anecdotes croustillantes et de personnages récurrents que j'avais hâte de retrouver chaque vendredi matin. Et ce n'était pas seulement de l'improvisation car, même si la spontanéité débordait par tous ses pores, je parvenais à discerner l'inébranlable structure de sa dissertation. Chaque personnage avait une fonction bien précise, juste un exemple comme ça, il utilisait toujours son cousin américain pour pointer les défauts de l'État Providence. Son cousin américain, à force, je le connaissais par cœur, presque aussi bien que son cours !

Les semaines passaient et j'avancais toujours d'un rang si bien qu'avant les vacances de la Toussaint, je me retrouvai juste sous lui, à lui poser des questions en fonction des recherches que j'avais mené de mon côté, je vivais son cours avec lui, j'étais pendu à ses lèvres, je levais la main, je participais, autour de moi, plus personne. Sans le vouvoiement et le tableau vert, on aurait été comme deux potes dissertant sur la société, au bistrot ou ailleurs. Le mieux, c'est qu'il me prenait en exemple en assaisonnant mes remarques par des :

« Bravo monsieur, oui exactement »

ou des :

« Vous avez bien entendu votre camarade ? »

Il m'avait rendu fier, j'étais devenu confiant et quand je racontais des blagues à mes potes, je m'inspirais de lui, de sa prestance et justement, des amis, j'en avais de plus en plus. En à peine un mois, le loup solitaire que j'étais avait mué en un fauve mondain à l'opinion acide qu'on aime avoir à sa table pour dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas et pour la fulgurance de ses interventions. Je ne claquais plus autant de fric dans les bouquins et les sorties du week-end ; j'économisais pour m'acheter une caisse, une américaine, une Cadillac, comme Mr. Drill.

Quant aux mecs dans la rue qui venaient parfois me demander une pièce, je les envoyais se faire foutre bien profond ; j'avais en tête la valeur de l'argent et l'égoïsme de certains marginaux qui osent se plaindre en plus de se vautrer dans des billets de banque pillés à vif dans le salaire des travailleurs, et sans anesthésie en plus ! L'aide sociale, c'est de la saloperie, un gouffre de dingue, ça n'a pas de sens franchement, enfin, c'est que mon avis...

Mr. Drill avait un credo, un leitmotiv qu'il se plaisait à répéter de temps en temps, « Enseigner c'est simplifier », ouais, c'est ce qu'il disait. Simple et efficace. Lui, tout simplement. Et je trouvais ça tellement vrai ! Du coup, j'ai commencé à appliquer ce principe pour tout et n'importe

quoi, pour mes cours, à propos du chômage « si on veut bosser on peut », à propos de l'immigration « au bout d'un moment on peut plus accueillir toute la misère du monde » ou de l'exil fiscal « ils l'ont pas volé leur fric, quand même ! »... Une chose est sûre, ça facilite bien des choses et puis, ça évite de gaspiller et des neurones et de la salive !

Ah, sacré Mr. Drill. Grâce à lui, j'ai plus jamais distribué une seule soupe au secours populaire, je me fous de toutes ces conneries, ça ramène pas une thune, ça conforte ces pauvres clodos dans l'idée qu'ils seront toujours choyés même s'ils décident de passer toute leur vie à errer dans la ville en sifflant ce vin affreux qu'on vend dans des bouteilles en plastique tellement on le respecte pas.

Franchement, j'aurai aimé le connaître en privé, m'en faire un ami, quoi. Il se définissait lui-même comme un néo-libertarien, « sans la bible et le fusil » avait-il précisé en remuant ses sourcils taquins, donc plus intelligent, plus réfléchi, plus actuel et surtout plus favorable au système bancaire mondialisé. Je me jetais avidement sur ses conseils de lecture, je me suis même abonné à *Alternative Economique*, comme il nous l'avait suggéré au début de l'année. Mais n'empêche que je me demande ce qu'il prenait, toujours à fond la caisse, jamais fatigué, jamais cerné, le mec pétait tout le temps la forme ! Je l'ai jamais croisé ne serait-ce qu'à la machine à café et je sais pas pourquoi, mais j'avais tendance à lui attribuer un style de vie hyper sain, en train de courir sur son tapis de sol devant *BFM TV* tout en passant des coups de fils et en repassant ses chemises. Je me rappelle aussi qu'il partait toujours cinq minutes avant la fin du cours, comme s'il était attendu autre part, comme s'il avait un avion à prendre ! Et ses vanes misogynes, et ses vanes sur les pauvres et ses éclats de rire dément, le mec était pas seulement un prof, c'était aussi un artiste, il aurait pu faire du stand-up s'il avait voulu, même du cinéma.

Non sans tendresse, je me remémore son trait d'esprit sur les deux R.M.Istes qui se rencontrent et sa tête quand il a remarqué mon hilarité. Une tête d'écureuil pleine de malice, il mordillait une branche de ses lunettes. Mr. Drill aimait divertir, un vrai *entertainer*.

Son dernier bouquin s'intitule « Ils ont déjà tout pris, ils viennent pour en reprendre. » et comme son nom l'indique il traite du gouvernement socialiste, de sa campagne anti riche, du système français sclérosé. Il trône fièrement sur la table de chevet de l'hôtel dans lequel j'ai posé mes valises pour la semaine. Je lis un chapitre avant de dormir pour faire de beaux rêves avec des chiffres pleins de zéros dedans.

Au dernier semestre, on était plus que douze dans son cours et certaines personnes que j'ai rencontré là-bas sont encore aujourd'hui mes meilleurs amis, enfin, surtout l'un d'entre eux, avec qui je fais des affaires, mais ça ne va plus loin.

On y crève de chaud, mais quand même, c'est pas mal, Dubaï. J'y séjourne pour affaire. Je suis investisseur, je flaire le bon filon je mise du pognon et j'empêche le double. On nous accuse d'esclavage. Ah bon, des gens sont morts ? Faut bien quelqu'un pour les construire, ces stades ! Et puis grâce à moi des gens travaillent, c'est moi le moteur du monde, faut pas l'oublier, alors qu'ils crèvent, si c'est le prix à payer pour se nourrir !

Ouais, je sais, ça peut choquer.

Dans la Cuisine (Trap)

Depuis plusieurs mois ça pétait de tous les côtés avec partout des coups de feu, des morts, des règlements de compte et des flashes info qui m'éloignaient de mes programmes favoris.

Le dernier Schwarzeneger m'avait laissé dubitatif, trop de zones d'ombres, j'observais des scénarios de plus en plus alambiqué, valait mieux que je reste au chaud dans ma cuisine. Je préparais la poudre, tranquillement, et les clients affluaient. Les cailloux portaient comme des chips si bien que je montai un vrai petit commerce dans mon appartement au dernier étage et ayant un peu touché au marketing pendant mes études, j'avais pu mettre en place un vrai système de fidélisation du client, ça marchait à fond de balle. Mon père disait que chacun avait une destinée bien établie dès le départ. Moi, je savais depuis le début que mon âme était celle d'un cordon bleu.

Le principe était simple : une carte de fidélité, au bout de dix cailloux achetés, c'est à dire dix cases remplies, un caillou offert, au bout de vingt, un caillou offert et une place de ciné, au bout de trente, un caillou et un ticket resto, ma mère me filait ses trucs et ça me permettait de me faire un nom parmi ceux des meilleurs cuisinier de la ville. Ouais, la concurrence se faisait de plus en plus rude, de plus en plus de type tentaient leur chance et se détournaient des circuits classiques, les trous dans le CV, ils s'en battaient les couilles, tout ce qu'ils voulaient c'était de quoi se financer dans la vie de tous les jours, ça devenait de plus en plus dur à cause de l'appauvrissement, de la fuite des riches qui rendait les pauvres plus pauvre encore et les besoins de plus en plus prégnants, de plus en plus incontestables.

La société se divisait alors en deux catégories : ceux qui vendaient les cailloux et ceux qui les fumaient. Au départ, ma clientèle était plutôt homogène, pas très élevée socialement, j'avais même pas mal de cas sociaux, des mecs à la rue, des dégueulasses ou des espèces de marginaux qui avaient même la flemme de toucher le R.S.A. Pas facile de débiter dans le milieu surtout quand on fait partie de la vague de ceux qui s'engagent sur l'autoroute deux minutes avant l'embouteillage, alors je ratissais large là où je pouvais, dans les bas-fonds, du coup je recevais pas que du beau monde mais peu à peu, ça a changé. Les mecs qui venaient étaient de plus en plus respectables, j'ai même eu des mecs très classieux et des bourgeois qui me prenaient des cailloux parce que c'était la mode.

En bon philanthrope, je découvrais les joies d'une profession qui alliait à la fois une dimension sociale, psychologique et médicale et cela pour mon plus grand plaisir ; ce que j'avais raté lamentablement à la fac, notamment parce que je n'y allais pas, je le réussissais en freelance, sans personne pour me guider, avec pour seul modèle des séries et des chansons de cuistots. Pas besoin de manuels pour ce genre de taffe, suffit de tendre un peu l'oreille !

J'adorais parler, rentrer dans l'esprit des gens, les cerner, m'adapter à eux et parfois même, si ça n'est pas trop présomptueux de le dire comme ça, les conseiller. Je n'étais donc pas seulement réputé pour la qualité de mes cailloux et les tickets restos mais aussi pour la qualité de mes mots. L'engouement pour mes services a pris de telles proportions qu'un jour, un mec a frappé à ma porte, pas n'importe qui.

Un mec important ! Bourru, gueule un peu rouge, sourire vorace, gonflé, à priori, le mec

était tout sauf végétarien ! Homme politique chevronné, il avait gravité les échelons en claquant des doigts, à peine deux ans d'études après son bac, même pas obtenu le diplôme ! Très conservateur, il avait foutu des caméras partout dans sa ville, l'une des villes les plus blindées du coin, il avait liké la page du bijoutier et de son propre aveux, la légitime défense, ça éviterait pas mal d'emmerde à pas mal de gens.

Quand il a pénétré dans ma cuisine, j'ai reconnu sa silhouette épaisse dans l'entrebâillement. Les stores étaient baissés et quelques lueurs gigotaient sous les interstices. Je lui ai dit de s'approcher et quand il s'est assis, la chaise a grincé. J'ai allumé la lampe qui pendait au-dessus de la table et ses traits porcins m'ont direct tapé dans l'œil. Merde, c'était lui.

« Hé mais vous seriez pas...

- Si c'est moi, dit-il en balayant l'air chargé de poussière d'ange, pas la peine d'en faire tout un plat, hein, je suis un humain comme vous, j'ai le droit de me camérer la gueule si j'ai envie, pas vrai ?
- Ah ben j'ai pas dit le contraire mais bon quand même, enfin, je veux dire, vous êtes quand même maire, quoi, enfin...
- Ne me jugez pas, s'il vous plaît.
- Ah non, non, surtout pas...
- On m'a dit que vous ne jugiez pas, c'est bien pour ça que je viens vous voir.
- Ah oui, oui. »

Comme je vous le disais, tout le monde venait me voir, des pères de famille, des clochards, mais des maires, j'en avais encore jamais vu ici ! Surtout celui-là, comment j'aurais pu m'y attendre ? Habitué des médias, il prenait un malin plaisir à insulter les journalistes, les présentatrices télé, les élus de la majorité, les arabes, les noirs, tout le monde, en fait ! Moi je n'avais pas d'opinion à proprement parlé et puis bon, ça fait toujours plaisir de rencontrer des sommités !

Son gros ventre l'éloignait sensiblement de la table et le col de sa chemise pullulait de tâches de gras, tout comme sa cravate qu'il avait desserré parce que son cou semblait prêt à exploser, presque violacé. Il posa son chapeau de cow-boy sur la table, exhibant une chevelure vénitienne et fort clairsemée. Son front luisait d'anxiété, il promenait ses yeux dans la cuisine et sembla étonné par la propreté des lieux. C'est vrai que je prenais soin de recevoir mes clients en grande pompe ; un bon cuistot se doit de concocter sa tambouille dans un environnement sain !

« Alors, dis-je en appliquant une lotion sur mes mains, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Je voudrais goûter l'un de vos cailloux, on m'a dit que vous étiez l'un des meilleurs cuistots de la ville.
- C'est pas faux, avouai-je sans modestie. Vous savez le faire, ou...
- Nan, c'est bon, laisse. »

Il attrapa la pipe, le caillou d'essai, bourra la cheminée et après m'avoir demandé du feu, l'alluma. Il toussa et rougit encore plus, son teint cramoisi le faisait plus ressembler au démon de la bouffe qu'à un goret.

« Ouais, ouais, fit-il en dodelinant, c'est de la bonne, putain, *wahou* ! »

Il mit un temps à s'en remettre, tira une nouvelle bouffée et déboutonna le haut de sa chemise sans refréner une quinte de toux qui s'étala sur cinq bonnes minutes.

« Bordel de merde »

J'étais un peu mal à l'aise. Robert Forde, là, dans mon salon, défoncé, savourant mes cailloux avec savoir-faire comme s'il les fréquentait depuis sa plus tendre enfance. Quand il retrouva l'usage de la parole, après m'avoir demandé une bière, il me dit :

« Écoute gamin, je ne suis pas seulement venu pour tes cailloux, tu sais.

- Qu'est-ce que vous voulez ?
- Tu peux me tutoyer, hein.
- C'est difficile.
- Appelle-moi juste Rob.
- Ok, Rob. »

Je hochai la tête comme un gosse devant son prof, ouais, le mec était autoritaire, mine de rien ! Difficile de lui refuser quelque chose, surtout pas un conseil. Et c'était ce qu'il voulait ; il sortit un rouleau de son veston, le déplia sur la table, coinça les quatre coins avec des cendriers, des spatules et des fourchettes. Intrigué, je penchai ma tête, sans trop comprendre de quoi il s'agissait.

« C'est un terrain de basket.

- Ah, euh, ouais, effectivement.
- Les associations me réclament ce truc, ils veulent pas me lâcher et à force de me presser les couilles, j'ai fini par craquer, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? »

Et toi, qu'est-ce que tu veux que je te réponde ? J'suis pas maire, Porky.

« ...Alors voilà, j'ai trouvé un endroit pour le construire, un seul et forcément ça gueule dans le quartier voisin parce que c'est des vieux et qu'ils aiment pas le boucan et qu'un terrain de basket, forcément ça fait du boucan et les ballons, ça casse des vitres tu vois.

- Mmh, mmh, je vois, dis-je en passant ma main sous mon menton pour simuler la réflexion.
- Le problème, c'est que les vieux, c'est mon fond de commerce tu vois, ils veulent un type comme moi, avec une bonne paire, tu vois...
- Ouais, ouais. »

La casserole cria sur le feu. J'y ajoutais un peu d'ammoniaque pendant que, debout, les deux mains appuyés sur la table, Robert Forde scrutait le sachet de poudre tout fumant sur le plan de travail. Il reprit une bouffée.

« Alors, baragouina-t-il, qu'est-ce que j'dois faire ?

- Un projet d'autoroute, improvisai-je, ou un aéroport.
- Hein ?
- Bah ouais ! Si un terrain de basket c'est déjà chiant, dis leurs que tu vas construire une autoroute pas loin ou un truc bruyant, encore pire, comme ça ils vont s'énerver et toi, t'en profites pour glisser le terrain de basket, ils y verront que du feu ! »

Le maire resta bloqué un instant, gueule ouverte, yeux explosés, filet de bave, comme s'il tentait vainement de remettre mes mots dans l'ordre. Il méditait.

« Un projet d'autoroute... »

Pour finir, il lâcha un billet de cent balles et me quitta, un peu hagard en fourrant le sachet de cailloux dans la poche de son pantalon.

Deux ans plus tard, on inaugurerait l'autoroute.

AU BOUT DE MA NUIT

Impossible de dormir ce soir-là, et ça n'était pas faute d'essayer. Je m'étais d'abord retourné, retourné et retourné encore dans ma couche. J'avais trop chaud sous la couette, trop froid en dehors, dès que je plongeais dans mes songes un sale bruit m'en extirpait, un bruit de tuyauterie qui revenait régulièrement et qui était devenu aussi entêtant que le tic-tac d'une horloge. Et, cerise sur le gâteau, j'emmerdais ma copine. Pour elle, je n'étais rien d'autre qu'une espèce de sous-merde, un empêcheur de tourner en rond. Elle ne me supportait plus depuis déjà longtemps.

« Dégage, m'a-t-elle glissé, je me lève demain. »

Il fallait que je me lève aussi, tôt, à huit heures. Et puis prendre le train. Et puis bouffer toute la journée des cours récités presque par cœur par des cravatés soporifiques, des cravatés tristes. Et tout mettre en œuvre pour dormir quand on sait qu'on devra se réveiller quelques heures plus tard, ça ne peut que rendre la tâche plus ardue.

Alors, pour qu'elle puisse dormir, je me réfugiais dans la salle de bain avec une couette et un polochon et... Toujours rien. Mes yeux restaient indubitablement ouverts comme un magasin de bricolage le dimanche. Pendant ce temps, l'angoisse s'installait, insidieusement, contre mon gré, et s'accouplait bruyamment avec la migraine dans mon crâne. J'allumai la lumière de la salle de bain pour me regarder, m'observer, essayer de comprendre les raisons de ces troubles du sommeil. Mon cœur frappait fort à l'intérieur. Mon visage ressemblait à la palette d'un peintre ; du bleu sous les yeux, du rouge sur les joues, du rose tout autour, ouais, comme la palette d'un peintre qui voudrait donner vie à un beau coucher de soleil. Coucher de soleil. Sommeil. Rêve. Dormir. Aaargh !!!

Juste dormir. C'est vite devenu une obsession. J'ai tout mis en œuvre pour y parvenir et de toutes les techniques existantes, aucune ne voulait fonctionner sur moi. Compter les moutons, garder les yeux ouverts, boire une verveine, une gorgée de sirop à la codéine... Rien. Il ne me restait plus qu'un truc à tenter.

Je me dirigeai à pas de loup vers la bibliothèque du salon pour choisir un livre au hasard. Et quel livre ! Pas n'importe lequel ! Exactement ce qu'il fallait ! *Voyage au bout de la nuit* ! Déjà commencé il y a quelques mois mais lecture avortée. Tout en m'installant sur le trône recouvert d'une serviette moelleuse, j'ouvris le bouquin à la dernière page que j'avais cornée avant de jeter l'éponge. On y retrouvait le facétieux, l'odieux Ferdinand Bardamu au cours de ses pérégrinations New-Yorkaise, dans les rues tard la nuit parce que lui non plus, il ne dormait pas. Coïncidence ? Peu probable. Plutôt que de se battre comme un chiffonnier pour le boule de Morphée, il se promenait, déambulait, allait au cinéma. Je regardai ma montre ; bientôt deux heures du matin. En France, pas question de trouver un cinéma ouvert après minuit mais les rues, elles, restent accessibles à tous et cela quelque soit l'heure. Quelle joie ! Quelle liberté !

Après avoir enfilé un froc, un pull capuche et un blouson, je me faufilai à l'extérieur en prenant garde à ne pas claquer trop fort la porte. Dehors, un épais brouillard s'était étalé sur le bitume, comme de la confiture sur une tartine. Avec ce temps de merde, impossible de voir plus loin que le bout de mes pieds et pourtant, je fais du quarante-six ! Le boulevard était mort de chez mort. Les arbres, tous à poil, semblaient prendre la pose dans cette atmosphère de défilé d'anorexiques dans les entrailles de l'enfer.

Mains dans les poches, blouson zippé jusqu'au cou, j'évoluais ainsi pendant plusieurs minutes, marchant d'un pas lourd en me disant que, décidément, la nuit n'avait rien avoir avec le jour ; déjà, la couleur du ciel n'est pas la même, et puis la Lune remplace le Soleil, la pauvre, elle vit dans l'ombre, femme dévouée à son astre qu'elle laisse briller en s'occupant de tout le cosmos pour qu'il puisse faire son petit show et foutre les pieds sous la table en rentrant chez lui le soir venu !

La fatigue, l'angoisse et le froid me donnaient de drôles d'idées. C'était moche, il n'y avait rien. Pas comme New-York, plus lumineux, plus animé... Ici, on aurait dit un cimetière sans tombes. Néanmoins, ça faisait du bien, tout cet air frais en pleine gueule, un peu comme une droite de Tyson qui ferait mal sans assommer, enfin disons, qui calmerait, afin de recadrer quelqu'un qui se paierait gentiment sa tronche devant sa femme lors d'un apéritif dînatoire guindé, par exemple.

Bizarrement, je ne croisai aucune voiture, mais quand je dis aucune, c'est vraiment aucune ! C'est pourquoi la sensation de malaise qui m'avait oppressé jusqu'à la sortie de l'immeuble fit son retour, quelque chose ne tournait pas rond ici et cette brume, et ce silence alors que depuis mon appartement on entendait même les vociférations de l'autoroute quelques kilomètres plus haut.

Au bout d'un moment, un orteil endolori par un caillou que je refusais d'enlever me somma de m'arrêter, de faire une halte et comme par hasard, j'atteignais justement l'un de ces nombreux petits parcs qu'on trouve dans les villes fleuries, un espèce de carré verdoyant avec deux arbres et deux bancs. Je posai alors mes fesses sur l'un d'eux et me retrouvai le cul trempé à cause de cette sévère humidité. Machinalement, je cherchai mon paquet de clopes dans la poche de mon blouson. Mais...

« Je fume pas... »

Je ne fumais plus, depuis...Plusieurs mois. Sale réflexe. La fatigue, sans doute, mais qu'est-ce qu'on peut bien foutre à deux heures du matin, dehors dans le froid, sur un banc, à part s'en griller une ? Que dalle. Mon cœur se remit à battre comme tout à l'heure, comme dans mon lit. Merde. Au bout de ma nuit à moi, il n'y avait rien d'autre que le courroux sarcastique d'un réveil programmé trop tôt, voué à me faire chier jusqu'à ce que je trouve un moyen de ne plus jamais bouger mon cul de mon terrier sans en pâtir financièrement.

Dégoûté, écœuré, éprouvé par ce voyage qui n'en était pas vraiment un, j'entrepris de me lever quand quelque chose me cloua au banc. Une silhouette de femme, longue et fine. Ses talons claquaient maintenant et pas avant, comme si elle était apparue là, à l'entrée de ce minable enclos végétal noyé sous des nuages tombés bien bas, comme un mirage érotique dans cette nuit de merde. Et si je rêvais ? Elle s'approcha de moi, lentement. Chacun de ses pas faisait balancer son minuscule fessier de droite à gauche et je suivais leurs rebonds à m'en tordre le cou comme si je matais un match de tennis à Roland Garros. Elle fendit la brume avec grâce. Le lampadaire qui nous surplombait fit naître ses deux pupilles brillantes et les reliefs de son visage, ses fossettes enfantines et son front lisse comme un caillou de ricochet. Quand elle fut assez proche de moi, je pus humer son parfum sucré, entre barbabapa et noix de coco. Elle avait l'air assez délicieuse. Mains sur les hanches, elle m'alpagua ;

« Vous n'arrivez pas à dormir ?

– Euh... »

En présence d'une femme, j'arrivais toujours à placer une vanne ou un trait d'esprit mais là,

rien ne me vint, la faute aux deux poids attachés à mes cils ou à l'angoisse qui rognait mes organes comme un troupeau de hyènes bouffant avidement une charogne puante

« Non, finis-je par dire sincèrement, impossible de fermer l'œil ce soir, j'sais pas trop c'que j'ai...

– Une petite ballade, ça vous tenterait ? »

En fait, ça ne me disait trop rien ; encore elle m'aurait proposé autre chose, mais là, non, vraiment pas. L'envie n'était pas le problème majeur, non, le problème c'était ce foutu caillou dans ma pompe, j'avais la flemme de me pencher, de défaire mon lacet, de retirer la chaussure et de faire endurer à mon pied le froid, hors de question, je préférais encore faire le chemin du retour à cloche pied. En plus, tous mes muscles étaient engourdis.

« Une autre fois, peut-être.

– Vous êtes sûr ? insista-t-elle d'une voix aussi mielleuse qu'énigmatique, sûr et certain ?

– Euh, à peu près... Euh...

– J'ai un chouette endroit à vous montrer, on sera tranquilles, tous les deux... Venez, je suis en voiture »

Tous mes muscles, en effet, sauf l'un d'entre eux ; mon préféré. Une boursoufflure sous mon pantalon m'ordonna d'accepter l'invitation de cette belle inconnue et puis, il faut avouer que l'argument de la bagnole était également responsable de ce grossissement. Et puis quelle voiture ! Un carrosse, ouais ! Sans doute blindé ! Vitres teintées, peinture mat ! Ce genre de véhicule allemand qui chie sur le réchauffement climatique ! Et qui aime ça en plus ! Et moi aussi j'adorais ça, donc je suis monté à l'arrière, comme elle. Les sièges chauffant me réchauffèrent d'un coup et puis la coupe de champagne aussi ! Un asiatique taciturne tenait le volant. Le salut que je lui adressais resta sans réponse et quand ma ceinture fut bouclée, il démarra si fort que je fus plaqué contre l'appui-tête, lui aussi chauffé.

« Je suis ravie de faire votre connaissance, m'assura-t-elle, je suis Natacha, cela fait longtemps que vous ne dormez plus ?

– Euh, c'est juste cette nuit, je sais pas, c'est bizarre, j'ai...

– Oh, ne vous faites pas d'idées, ce n'est que le début d'une vaine lutte. Comme l'eau et l'air que nous respirons, le sommeil est abondant mais, avec les années, tend à disparaître et bientôt, les gens devront payer pour dormir. Trop de question, trop d'angoisse, trop pour un seul homme. Comme tout le reste, le sommeil ne sera bientôt plus qu'une affaire de gros billets. »

La fatigue avait marqué son visage au fer rouge et ce n'était plus seulement des valises qu'elle avait sous les yeux, mais carrément des soutes à bagages. Elle brandit ses deux majeurs d'un air menaçant tandis que, les deux mains crispées sur ma coupe pleine de bulles, je me faisais un peu dessus. Le chauffeur roulait à toute blinde et quand il percuta un dos d'âne à au moins cent-cinquante kilomètre/heure, ma coupe se renversa sur mes genoux.

« Alors nous avons décidé de prendre le dessus, reprit-elle avec ses doigts manucurés pointés au ciel, on emmerde le sommeil, c'est une perte de temps, c'est seulement quand les gens dorment qu'on est libres de toute contrainte, qu'on peut vraiment vivre... La seule chose qui peut nous faire dormir, c'est l'épuisement. »

Puis, à l'attention du chauffeur ;

« Moins vite, Peng. »

Et en se retournant vers moi ;

« Il ne dort pas plus de vingt minutes d'affilées depuis des mois, m'expliqua-t-elle, il est un peu nerveux. »

Nerveux, ouais, c'était le cas de le dire, si bien qu'on arriva rapidement à destination et à vue de nez, ce quartier ne me disait rien ; ni classieux, ni miteux, totalement neutre et dans ce décorum standard, presque aseptisé, le 4X4 encore fumant, signe de richesse éhonté, faisait un peu tâche. Peng alluma une cigarette et se mit à marcher vers une allée de garage. Natacha lui emboîta le pas et moi, irrémédiablement, j'emboîtai celui de Natacha et remarquai qu'elle était plus sexy de dos, ce qui était somme toute assez fréquent chez les femmes de nos jours. Le fond de l'allée n'était plus éclairé et pourtant, c'est là-bas qu'on allait. Les talons de Natacha résonnaient dans ce sinistre silence et en observant Peng qui frappait sur la dernière porte de la rangée à gauche, mon enthousiasme érectile se transforma en souvenir ; nul doute qu'avec ce chinois caractériel dans les parages, il ne se passerait rien d'érotique entre Natacha et moi, et encore moins avec lui qui regarderait ! Ou qui participerait !

La porte coulissante s'ouvrit vers le haut dans un miaulement de moissonneuse-batteuse, parée à m'avalier comme la gueule d'une baleine et dedans, le noir total, rien, pas un bruit ni indice pour m'assurer qu'à l'intérieur, tout était cool.

« Après toi, dit Natacha en m'indiquant la direction, entre. »

Peng était à l'intérieur. Avais-je vraiment le choix ? Natacha s'était montrée assez directive et si je tentais de me défilier- domaine dans lequel j'excédais - son homme à tout faire me rattraperait et je ne verrais sans doute plus jamais le soleil levant de la même manière. Alors, j'entrai. Peng ouvrit une trappe dans le sol. La baleine m'engloutissait et je me dirigeai consciencieusement vers ses entrailles, les jambes tremblantes.

Le sous-sol était éclairé et encore heureux vue la raideur et le minimalisme forcené de l'escalier qui y conduisait. Une fois en bas, Peng retira son ciré, fit craquer ses doigts et prit le dernier fauteuil disponible autour de la table ronde. Cinq autres personnes y siégeaient également, quatre hommes et une femme, tous fatigués, tous cernés. Ils jouaient au poker et fumaient abondamment. Visiblement, tout ce petit monde attendait Peng de pied ferme.

« Ah ben enfin ! dit un petit mec bourru aux yeux éclatés, qu'est-ce que vous foutiez ?

– Pas grand monde, par ce temps, on a même rien trouvé de mieux que ça... »

Peng me pointa du doigt d'une façon dédaigneuse et ses yeux plissés, tels deux nunchakus, me fouettaient avec mépris. Les autres me regardèrent. Natacha fit les présentations et intima à son valet d'aller me chercher une chaise, ce qu'il fit en grommelant. Je m'assis et dû subir ces cinq nouveaux visages, tous braqués sur moi comme des spots, ils m'aveuglaient presque et mes paupières commençaient à tomber indépendamment de ma volonté. L'autre femme de la bande était fardée comme un tapin et pourtant ! On avait encore l'impression qu'un camion venait de lui rouler sur la tronche, la faute à trop peu de sommeil, elle était maigre, fébrile et tenait ses deux cartes en éventail, c'est vrai qu'il faisait assez chaud dans cette merde !

« Alors beau gosse, tu joues avec nous ?

– Je... Je ne sais pas jouer au Poker.

- C'est la meilleure, celle-là, déplora un chauve, pâle comme un vampire. Depuis quand les hommes ne savent plus jouer au poker ? »

Peng eut un rire sarcastique ; lui, il savait jouer au poker. Cette ambiance, ces gens, cette baleine me fatiguaient et j'avais plus vraiment les yeux en face des trous. Natacha me servit un café et je me forçais pour leur faire plaisir. Les deux mains crispées sur une canette de boisson énergétique terrassée, un troisième mec me considérait en souriant, un peu comme quelqu'un qui reconnaîtrait chez un tiers son propre reflet d'il y a longtemps.

« Alors, mon gars, toi aussi t'es insomniaque ?

- Seulement depuis cette...
- T'en fais pas, on va t'aider, on est là pour ça, tu vois, on est comme les alcooliques anonymes mais pour les gens qui trouvent pas le sommeil.
- Pas exactement, reprit Natacha en le fusillant du regard. Les alcooliques anonymes veulent arrêter de boire alors que nous, on veut continuer à veiller, c'est même le principal fondement de notre lutte.
- Désolé, c'est la fatigue. »

Et ce pauvre mec baissa les yeux en rougissant comme la paire de cœurs qu'il jeta sur le tapis de jeu avec rage et détermination.

En les regardant, les uns après les autres, je cherchai à comprendre cette volonté de gâcher le meilleur moment de la journée, le moment que tout humain voudrait prolonger à l'infini, un moment si doux et si voluptueux que, par les temps qui marchent, même les cauchemars se font plus doux que la réalité. Tout cela me tracassait et il n'y avait pas trop de peur en moi, plutôt de l'agacement, en fait, j'étais complètement vanné. Arrivé à la fin de ma tasse de café, la bile au bord du gosier, j'ai donc demandé :

« Mais qu'est-ce que vous faites, concrètement ?

- Qu'est-ce qu'on fait... répéta Natacha, non sans mystère. On organise des actions terroristes pour sauver les gens du sommeil et accessoirement, les rallier à notre cause. »

Elle m'exposa son grand projet de révolution, ses théories conspirationnistes sur tel ou tel gouvernement et à chaque fois, ces sbires hochaient la tête, bourrés de caféine et de convictions. Ma tête tournait de plus en plus vite et je demeurai dubitatif ; quel genre d'actions terroristes ?

« On klaxonne dans les rues, on fait sonner les interphones des immeubles, on fait aboyer les chiens, on met la musique à fond, on imite le bruit du coq à trois heures du matin... »

Cette énumération me glaça le dos ; rien ne liait cette bande de cinglés à la réalité. Je piquai du nez. Natacha insista pour me ramener chez moi, bien que je formulai plusieurs fois le souhait de rentrer à pied. Je ne savais pas où j'étais, qu'elle me chantait, j'allais me perdre...

Peng me réveilla à base de petites pichenettes dans le creux de l'oreille, on était arrivés. Avant que j'ai pu sortir du véhicule, Natacha choppa mon poignet et me donna sa carte, l'air grave.

*Natacha H.
Insomniaque Inc.*

Il n'y avait rien d'autre, aucune coordonnée, aucune adresse, rien de rien. Tant mieux.

Elle me fit un clin d'œil et la bagnole redémarra brutalement, laissant deux traces sur le bitume froid comme seule preuve de leur funeste passage.

Le lendemain, après être allé acheter des bouchons et du magnésium en pharmacie, je fis une heure de jogging avant seize heure, bus trois verveines et vidai la bouteille de sirop à la codéine. Quant à *Voyage au bout de la nuit*, je l'éloignai de mon chevet ; je préférais nettement voyager dans un ciel mauve, sur le dos d'une licorne aux ailes multicolores, bien au chaud dans mes rêves ; je me pris un bon vieux Musso.

Life is a yame

Sur la route de Gorinchem, avec toit ouvrant et glace à la vanille qui s'étale sur les vitres, à cause du vent. Je dis :

- Putain, qui va nettoyer ?
- Alors, t'en penses quoi de mon tatoo ?

Son tatoo, son putain de tatouage qu'est-ce que ça peut être moche. Le mec a ruiné sa vie autant qu'il se coupe le bras tout de suite, y'a rien d'autre que l'amputation pour enlever une telle merde. C'est pas droit, police à la con, on dirait du arial black, des fioritures minables, des feuilles d'automne. Des feuilles d'automne quoi... Le mec qui a fait ça, une nana sans doute, est un criminel. Je sens que Terrence est affecté par cette situation, je sens qu'il sait ce qu'il a fait et qu'il regrette, c'est pour ça qu'il m'a appelé pour me dire de prendre la route vers le nord, sans raison, certainement pour évacuer. Surplus de stress, trop d'émotions, il bande moins qu'avant ce con ouais, ce fier coq. Il est passé de l'autre côté de la barrière. Il y a une marche arrière possible mais elle coûte chère, laisse une cicatrice et il n'est plus vraiment l'homme qu'il était avant de faire cette merde. Et je sais que mon avis lui importe, je suis son meilleur ami.

- Ouais, c'est sympa, peut-être euh ça manque un peu de couleur, lol.
- Ouais peut-être, lol, mais t'aimes plutôt bien, c'est l'essentiel.
- Lol.

Qu'est-ce qu'on se marre. Foutu toit ouvrant, enfin, toit cassé donc ouvrant, ou plutôt même toit ouvert. Je sue du front, j'ai mal au cul. Il conduit, jamais vu un pays aussi plat putain au moins c'est vert, avec toute cette pluie c'est le désert à l'envers, mais comment y caille, je vais choper la crève c'est sûr. Comment cet enfoiré fait pour manger une glace en conduisant ? Pendant un instant j'ai même cru que c'était moi qui était au volant, je voyais aussi de son point de vue. Foutue came. C'est elle qui l'a ruiné. Elle a foutu sa vie en l'air. Il aurait jamais fait ça avant, il m'aurait jamais demandé de rouler sans but et encore moins proposé de payer l'essence, putain de pingre ! Je sais même pas pourquoi je le laisse conduire... La tristesse que j'éprouve augmente comme les nuages, gris papier hallu, la menace plane et Terrence se décide à enlever ses lunettes de soleil qu'on dirait qu'il garde même pour dormir, en témoigne la trace rouge de ses montures autour de ses yeux et de son nez. Ses yeux cernés d'ailleurs, des grands creux, des foutues tranchées à bactéries et il a des pellicules, je sens que ça ne va pas. Moi non plus ça ne va pas, je digère mal. Et j'ai putain de faim. Qu'est-ce que j'aimerais manger ? Peut-être une côte à l'os. Doit bien y'avoir un resto grill dans ce patelin merdique.

- Prends la prochaine sortie, je t'invite à bouffer.
- La nuit va tomber on a fait le plein y'a moins d'une heure, *keskia*, tu peux pas te retenir encore ? On est pas arrivés.
- T'es sourd ou quoi putain je te dis que j'ai la dalle.
- La prochaine.
- Quoi « la prochaine » ?
- On sortira à la prochaine aire, dans trente kilomètre, je commence juste à me sentir bien là, sniffe cet air mec, c'est du bon, mmmh...

Je ne sens rien. L'essence, les oignons du steak pas frais qu'on s'est fait en bolo juste avant de partir, après quelques digestifs avant de commencer à manger et voilà que je suis ici, ça pourrait ne pas être réel, ça devrait ne pas être réel, de tels sentiments humains devraient restés enfouis à jamais dans l'inconscient du trou du cul qui les ressens...Et son bras...

Live... Life is... a ame ? Ah, a shame. Une honte. La tienne, ouais.

Nan, a Same. Life is a same.

Je traduis sur internet.

La vie est un même ? Pas possible, ça veut rien dire, ou a Yame ? Life is a Yame ?

'Veut rien dire non plus.

Terrence lit dans mes pensées, cet enfoiré. Enfin, il essaye.

- Cool, hein, ça te plaît pas vrai ?
- Euh, lol, ouais enfin...
- C'est ma locomotive mec, *Life is a Game*.
- Ta locomotive ?
- Ouais, un truc qu'on dit souvent.
- Leitmotiv.
- Ah, ouais, lol, peut-être.

Il agite son bras gauche et me regarde, tout fierot qu'il est. Quel fanfaron.

- Regarde la route, putain.

Tout juste. Le camion passe en klaxonnant. Alors comme ça, life is a game... La vie est un jeu, on comprend mieux pourquoi tu la prends pas trop à cœur, pas vrai connard.

- Hein ?
- Quoi ?
- Life is a game, mec, je l'ai toujours pensé.

C'est bien pour ça qu'on voyage. Plus rien ne compte. Est-ce qu'on devra revenir ? J'ose pas le demander à Terrence. Y serait bien capable de plus revenir, rien le retient et moi, et moi, ça va, quelques trucs, j'ai une plante qui a réussi à pas crever encore et pourtant je n'ai pas la main verte. Chez nous on fume plus qu'on cultive vous voyez, y'a qu'à regarder ce connard pour s'en rendre compte ! La drogue l'a bien niqué putain ! Un mètre quatre-vingt quinze pour soixante-dix kilos ! Pourquoi ! Terrence please ! Mais je reste cool. Plus de clope. Alors chewing-gum, beaucoup meilleur pour la santé. C'est la prochaine !

- C'est la prochaine, mec.
- Trois kilomètres avant Gorinchem, c'est là-bas qu'on va.
- On s'arrête putain, tu veux de l'aide ?

J'empoigne le frein à main.

- Vas-y, vas-y, c'est bon.

Pas grand chose ici. Une pompe, de la rouille un peu partout, c'est pas un Total ni un Elf, ça non, c'est bien un truc qu'on a pas chez nous, une station essence underground.

- Putain, fais Terrence, c'est ultra *deep* comme endroit !

Flippant, pas un chat, trop de poussière, tellement qu'on ne voit pas au travers des vitres. Pense qu'y a personne. Qui pourrait y'avoir dans cette merde à part deux touristes amorphes ? Terrence commence à bader. Yeux explosés. Lèvres gercées. Moi tout pareil sauf pour les lèvres, j'ai du baume, j'avais prévu le coup. Terrence lui ne prévoit rien, c'est un jeu pour lui, juste un jeu alors il s'en tape. Ce connard me tend son phone.

- Vas-y, vas-y, photo devant la baraque mec, attends je vais chercher mes lunettes dans la caisse.
- Mais j'en veux pas de ton phone, j'ai la dalle, on trouve un truc à grailer et on se casse, vais pas te prendre en photo ici putain...

J'entends des bruits et derrière c'est la forêt, noire, elle siffle. Saloperie de chewing-gum c'est immonde, y'a bien un débit de tabac dans les buissons, nan, à quoi ça sert sinon, putain. Terrence me laisse. Rien autour. Moi. Mon propre jeu. Ma propre partie. Terrence n'est pas là. Et s'il me laisse. Si la voiture démarre et qu'il se barre en levant son majeur dans le lointain. Impossible. Il ne ferait pas ça. Il flipperait tout seul c'est une loque je le connais. Il a toujours flippé de tout comme moi. Pire. Bien pire. Et si. Et s'il n'avait jamais existé. Ce tatouage pour moi tout seul sur mon bras blanc, rouge par coups de soleil. Tout seul, j'aurais pris la route avec un débile profond, une pure invention. Plus stupide que moi encore, sur qui je pourrais casser du sucre et à qui je pourrais défoncer la gueule s'il m'en prenait l'envie. Il ne réagirait même pas, il rendrait même pas une seule de mes molles beignes. J'ai déjà eu ce trip une fois. Foutue merde. C'est revenu comme un flash back, des sensations connues. Qu'est-ce que tu nous fais comme mal. A moi. A tous, aux suiveurs et aux suivant. Moi d'abord. Vous aussi.

Ah, le retour.

- C'est bon vas-y je prends quelle pose ?

On s'en branle Terrence, la pose que tu veux. Il s'approche avec ses jambes cagneuses et trébuche, c'est là que j'prends la photo ! Ahah ! Voilà, ça c'est de la vraie photo, un truc dans l'instant. Comment les enfoirés dans ton genre peuvent se permettre de prendre des poses ? Il braille.

- Attends, on la refait, ça craint là...
- Nan pourquoi ? C'est drôle mec, je m'en vais directement la poster sur...
- Arrête j'ai une vie, tu veux me tuer ou quoi ?
- T'as foutu ton tatoo sur fb ?
- Bah, ouais, pourquoi ?
- Alors t'as rien à craindre avec celle-là, elle est *peace*.

Un blanc. La forêt qui se fout de sa gueule. Plié en deux. "Pourquoi tu ris" qu'il dit mais

putain mec à ton avis ! Parce que c'est drôle ! C'est ça l'important dans un jeu non ? C'est ce qu'on éprouve.

On pisse chacun dans un buisson en prenant garde que personne nous mate et on remonte dans la caisse pour Gorinchem, on va bien se ressourcer malgré l'orage qui commence tout juste à tomber. Si on part pas maintenant on va se retrouver dans la caisse inondée et encore faudra qu'on trouve un parking couvert, c'est pas gagné. Comment j'ai la dalle. Cette fois je conduis pour aller plus vite, j'en ai marre de risquer ma vie à chaque bifurcation. Le con est mal.

- T'as dis ça par rapport à mon tatouage ?
- Hein ? Euh... nan.
- C'est profond pour moi, ça veut dire quelque chose, mec.
- J'en doute pas, Terrence, hé regarde ça (je pointe du doigt), c'est un grill non ?
- C'est un salon de coiffure.
- Qu'est-ce que t'en sais ?
- Écrit dessus.

Puis il reprend, d'une voix pleine de tressaillements :

- J'ai toujours joué aux jeux vidéos. C'est un peu ma vie quoi, ma grande passion, quand j'étais plus jeune même si je le disais pas je jouais souvent toute la nuit en réseau c'est pour ça aussi mes cernes mais voilà j'aime pas trop le dire, tu me connais, j'étale pas ma vie, j'aime pas trop parler de moi alors, le marquer sur ma peau, comme ça, c'est comme une aide tu vois, je m'affirme un peu plus avec cette phrase sur mon bras, je me sens plus moi tu comprends, je me sens vivre.
- ...
- Tu sais ce que ça fait ?
- Pas trop. Faut qu'on rentre mec, je crois que j'ai chopé un truc.

J'ai rien sauf la gerbe, nauséux. On fait demi-tour. *Game over*, enculé !

Demi-tour

J'ai toujours rêvé de bouffer un Macdo la nuit en conduisant. Je me suis toujours dis que je le ferais un jour, un soir, n'importe lequel, mais peut-être pas celui-là. Soit, je l'ai fait, on ne fait jamais les choses au moment opportun, il faut toujours qu'on se décide à réaliser des rêves quand tout vire au cauchemars, pour se sentir vivre encore, pour trouver une foutue utilité à cet amoncellement de galères surnommée vie. Merde. Y'a du monde au drive. Suis pressé, pas le temps. Une heure et demi de route, peut-être un peu plus.

Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.

Foutu GPS. Ma seule amie pour ce soir, ma seule compagnie. Je dois aller vite. Dépêche-toi de commander. Faut toujours que le mec devant se fasse le porte-parole de tout un régiment. Je baisse le carreau pour écouter, ça vaut peut-être le détour et en plus le mec se trompe, « Oh non pas ça, euh finalement, filez-moi plutôt celui-là, oh, j'hésite, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.

Mais ferme-là putain, on peut pas baisser le son de cette merde avant que je devienne cinglé ? Placebo dans ma clef usb. J'ai jamais écouté Placebo, qui a mis cette merde là-dedans, on me pousse clairement au suicide, là. Soudain, j'ai peur que des squatteurs émos s'enculent dans mon appart quand je suis pas là. Peut-être même de mon esprit. Manquerait plus que ça, hein, qu'est-ce qu'on s'éclaterait à dix dans mon crâne, tous perchés, kétaminé, dissociation corps-esprit, godemiché DarkVador 30 centimètres de circonférence, tout ça, tout ça. Tss.

Y'a comme une odeur infecte dans mon habitacle, j'en ai trouvé la cause hier, en fait je suis allé récupérer un sac de fringue propre chez ma mère et

Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.
Faites demi-tour dès que possible.

Laisse-moi finir là tu vois pas que je parle ? ... Et elle avait mit une botte de ciboulette au fond du sac pour que j'aromatise tous petits plats, c'est vrai qu'elle n'est pas au courant que j'alterne kebab/pizza depuis six mois, pourtant ça se voit. Bref, pour en arriver au pourquoi du comment je suis tombé en panne, sur l'autoroute, j'ai oublié le sac dans le coffre en sortant de chez le dépanneur et j'ai récupéré ma caisse qu'une semaine après parce qu'il avait beaucoup de boulot, cet enculé de Jacques Barbier, dépanneur en indé, autant dire parrain de la pègre hein, vu comment j'ai raqué, du coup le truc a pourri et ma caisse pue la ciboulette à présent. Enfin, ça aurait pu être pire.

Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.

Je commande, n'importe quoi comme d'hab, je sais plus trop ce que je fais depuis quelques temps là, une surabondance d'emmerdes perturbe clairement la logique d'un homme, pire encore pour celui qu'en dispose pas de beaucoup à la base (3/20 au test logique du collègue) un burger à cinq balles cinquante, un burger à trois balles et une petite frite, pas de boisson, pas de menu. Pourquoi ? Je ne sais pas. Tout se complique quand rien n'est simple, han ? J'installe ma frite et la sauce sur le tableau de bord, le premier burger et une serviette sur mes genoux et je m'engage sur l'autoroute, sur la bonne voie - j'évite les contre-sens depuis mon utopie du mec sympa - je vais à cent-dix pas plus, trop peur qu'elle me recale entre les doigts cette traîtresse, tu parles d'une qualité allemande. C'est dur de rouler comme ça, avec la peur au ventre, en se disant que la foudre peut taper ton capot à tout moment et te faire griller à l'intérieur, ce genre de barbecue à proportion humaine, un message et tout est fini. Elle le fera pas, elle sait que je suis sensible et qu'à la moindre couille je tourne le volant pour foncer dans le mur. C'est tout moi ça, elle me connaît par cœur. Pute.

Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.

De toute façon, je me suis mis en silencieux. Si c'est un cancer, je le saurais qu'en arrivant, elle pourra me le dire dans les yeux, avec sa petite bouille toute mignonne qui bouge dans tous les sens, mon petit bubblehead d'amour que je l'appelle, vous verriez sa tête... Nan, vaut mieux que je sache avant, vaut mieux que je regarde, tant pis si je m'encastre, ça sera pas une question, mais hors de question que je trinque tout seul. Y'a du monde sur la route, ce mec derrière là avec ses phares qui me foutent des lucioles dans les yeux, je pourrais freiner, l'envoyer *ad patres*, et tous les autres derrière avec, enculés, va. Vous allez bien, hein, hein pas vrai vous êtes bien, je vous vois sourire derrière les pare-brises, vous le méritez pas. Elle, le mérite. Toute chétive, toute mince, toute belle. Pourquoi pas elle. Parce que la vie est une fusillade et que tout le monde y passe, certains avant, d'autres après. On dit que les meilleurs partent en premier, juste les plus faibles, les plus stupides, les moins armés. Ma haine est mon glock.

Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.

On dit que les gens meurent pas dans les esprits, que le seul moyen de survivre c'est de s'inscrire dans les mémoires, bah ouais, Adolf est pas mort, il est dans toutes les têtes, dans toutes les consciences, et il renaîtra en moi ce soir, ma rage sera obèse, goinfrée aux hormones, ce soir, je le sens, y'aura de quoi raser toute une civilisation, exterminer des dizaines de races, anéantir tout espoir de joie dans les yeux de tous les enfants du monde. Fils de pute de gosses, si vous saviez ! Avec la position fœtale adaptée, vous fourrez votre mère à l'envers. Bah Ouais.

Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.

Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.

Faut que je m'arrête pour acheter une boisson, les stations sont encore ouvertes à cette heure ? Les voitures sur l'autre voie m'aveuglent avec leur phares qui passent par les stries de la structure séparatrice. Je vois plus rien putain, faut que je fasse une pause, que je saute, que je hurle un coup. Les urgences seront fermés quand j'arriverais.

Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.
Faîtes demi-tour dès que possible.

Ouais ma poule, je vais te faire confiance, rentrer dans ton jeu et toi dans le mien, l'un dans l'autre on va s'aimer, je vais faire demi-tour, là maintenant, tu m'as dis dès que possible, ben c'est possible, là, tout de suite, malade mais possible, alors on le fait, on verra bien, et si on revient au point de départ, c'est que t'auras réussi ton coup, pétasse.

Serial Masturbateur

Les transports en commun, ça m'a toujours fait flipper, encore plus aujourd'hui qu'avant, je dirais même. J'ai même été retenu en otage dans le bus une fois ! 8 minutes. N'allez pas croire à une prise d'otage terroriste genre al-quaida, quoique ce serait le bon endroit aux heures de pointes, ça déboucherait les allées, quoi. Non, en fait c'était juste un mec qui se masturbait. Ouais ! Avant que ça arrive, je fumais ma clope dans le fond du bus qui m'emmenait à la fac. Bon, c'est vrai, c'est pas le truc le plus malin à faire : le bus était bondé, les gens allaient au boulot, la gueule comme des pots de chambre, et moi, j'étais là mais j'avais quand même ouvert la fenêtre. Je ne faisais pas ça pour embêter ces braves gens. Je le faisais parce que je déteste fumer en marchant, et comme j'étais souvent en retard, je ne pouvais plus me permettre de traîner sur la route. Juste à côté de moi il y avait une grosse femme, avec les cheveux pas encore tout à fait sec, suintant l'humidité. La vie n'avait pas été très fair-play avec elle et ses faux airs de bulldog en colère en disait long sur sa rage de vivre. Ses deux babines pendaient sous son cou, sa face congestionnée me grognait au creux de l'oreille « je n'ai pas eu de rapport depuis dix ans... »

- Monsieur !

Au début, je n'ai pas répondu, genre, « tu veux quoi grognasse, tu veux que je te prête mon cancer ? ». Mais ça la freinait pas, elle risquait d'alerter les autres gens, plutôt dociles, tous cernés, tous d'humeur à longer les murs jusqu'à ce soir quoi, comme les personnes normales. Pas elle. Le chauffeur ne grillait rien, trop loin, il s'écrasait aussi mais, si la grosse se plaignait, il me forcerait à descendre au prochain arrêt et à première vue, il me prenait bien deux têtes, je ne serais donc pas en mesure de déclencher un pugilat et puis, la flemme. Mais j'ai quand même fait du judo quand j'étais petit ! Bref, je continue, elle est bientôt terminée en plus !

- Monsieur ! Éteignez tout de suite cette cigarette, ça commence à bien faire !

- Pardon ?

- L'air appartient à tout le monde monsieur. Et puis, il fait frais, dehors. Balancez cette clope par la fenêtre et fermez-là avant que j'avertisse le chauffeur.

Sans broncher, je me suis exécuté, rien à foutre, j'arrivais au filtre et si ça pouvait lui donner l'impression d'avoir du pouvoir... En plus, je voulais pas polluer la matinée des gens, ni faire des histoires. Non, je ne suis pas ce genre de type, je tenais juste à ma dose de nicotine, mais peu importe, je pris la chose avec philosophie, cette grosse conne, en un sens, me sauvait la vie.

- Merci, monsieur.

Et voilà, tout rentrait dans l'ordre, le calme plat jusqu'à l'arrêt suivant. Le bus ralentit pour embarquer les passagers, plus de place assise, ils se serrent et moi bien tranquille côté fenêtre à faire des dessins sur la buée qui se formait, oisif à fond. Là, il y eut comme une vague dans la marée humaine, un type bousculait les autres et même en étant placé dans le fond du bus, j'ai tout de suite vu qu'il était louche. Grand, noir, joues creuses, blouson noir, tête sous capuche et aussi un vieux jean difforme et délavé, dont on voyait très clairement que la braguette était ouverte.

Donc il avance dans le bus, main droite agrippée à la rampe disposée le long des sièges et là, sans crier garde, plonge sa main gauche dans sa braguette et sors son chibre ! La grosse à mes côtés

s'est mise à haleter comme un phoque aux Maldives. Elle aurait mieux fait de rester coucher ce matin, j'ai pensé. Le type à la capuche commence à s'astiquer frénétiquement, sans gêne, en poussant des petits gémissements procurés par sa propre perversité animale.

Franchement, j'étais furieux. Il était là, des enfants étaient également présent, déjà en pleine suée à huit heure du matin, les boutons, les pauvres et personne n'osait rien dire, surtout pas eux, j'en voyais un planqué qui tweetait déjà. Je vivais peut-être le buzz du jour, peut-être même de la semaine ! J'y étais les mecs, que je me disais, j'y étais. Même la grosse ne la ramenait plus. Bouche ouverte, yeux écarquillés, une main en écran devant ses yeux, elle ne cessait de répéter :

- Oh non, Oh non, Oh non

On voyait bien qu'elle jetait parfois une œillade par-ci par-là, mine de tout, elle avait pas du voir un anaconda pareil depuis des lustres. Et moi, là, observant ce massacre, cet outrage à la pudeur publique, je me suis dit que ça ne pouvait plus durer. Il fallait que j'ai des couilles, que je prouve à la grosse que je n'étais pas qu'un pollueur lambda, non en fait, rien à lui prouver, je pensais surtout que quitte à vivre un buzz, autant en devenir l'épicentre ! Le destin, un truc dans ce style. Et soudain, comme si le mec avait senti de quoi j'étais capable, il vint entre nous deux, tranquillement. Comme elle prenait deux places, il eut juste à rouler sa graisse pour se frayer un chemin, ce que personne ne s'était permis de faire avant ça ! Et il se branlait, encore. J'avais trop peur de me prendre une giclée dans l'œil.

- Arrêt mec, tu me fais mal au coude. Arrête, s'il te plaît.

C'est tout ce que j'ai dit. Pas trop d'humeur héroïque, en fait. Un mec qui s'en tape une dans le bus, c'est un mec qui a de gros problème, qu'il vaut mieux pas brusquer. Alors, j'ai fait en sorte de ne pas de ne pas l'effrayer, mon audace bravait sa démenche, il pouvait se retourner contre moi à tout moment mais, visiblement, j'ai suscité quelques vocations chez certains usagers du bus de la ligne 13, qui se sont aussi mis en quête de leur instant de gloire.

- Il a raison, a dit un mec en costume low-cost, rangez cette bite, je ne veux plus la voir !

- Moi non plus ! a ajouté une vieille dame avec un béret mauve.

- Ouais ! Cachez moi cette horreur ! a gueulé la grosse.

C'est trop, le mec à la capuche pète un câble ! Mes intestins ont gargouillé. Il s'est levé et s'est mis à arpenter le couloir entre les deux rangées, astiquant sa poutre de plus en plus fort. Il était très menaçant.

- FERMEZ VOS GUEULES ! ÇA VA GICLER !

J'ai essayé d'être gentil et les autres ont complètement perdu leur sang froid. Il ne fallait surtout pas que je perde les pédales. Mais quand il s'est retourné vers moi, avec des flammes dans le regard, certains moment de ma vie se sont mis à défiler.

- Calmez-vous, où il va me gicler dessus, ai-je lancé, la gorge nouée. Restons calme, faisons ce qu'il nous dit de faire, et il nous laissera tranquille !

Je fais mon petit effet. Les gens se taisent, la grosse devient pâle comme un linge. Elle ne doit pas avoir l'habitude de se foutre. Le type à la capuche continue son manège et balaie chacun des passagers, sans perdre son sourire démoniaque.

- Voilà, c'est mieux, continuez comme ça...

Sa cadence masturbatoire va croissante, il va se brûler la queue s'il continue à cette allure. Et il prend son pied, l'enfoiré. Un filet de bave dégouline de ses lèvres charnues et atterrissent sur son vit gorgé, faisant office de lubrifiant naturel.

- C'est beaucoup mieceeux...

Et il recommence à aller et venir, fixant les gens qui comme moi attendent l'escale suivante avec une certaine impatience. Il s'approche de la grosse et commence à terroriser :

- Toi, le boudin. Presse-toi les seins !

Pétrifiée, elle bégaye :

- Moi ?

- Ouais ! Tu vois un autre boudin dans ce bus ? Presse tes seins avant que je tire. VITE !

- Oh mon dieu.

Je l'encourage en lui donnant des coups d'épaules, genre « tu dois le faire ma grosse », si bien qu'elle obéit à l'ordre du croisé sexuel. Il se branle comme un malade, son gland est à fleur de peau, putain ! Je ne sais même pas si elle résistera à ses assauts. Les minutes passent comme des siècles, le bus n'a toujours pas atteint le prochain arrêt. Au loin, je vois le chauffeur qui passe un coup de fil à la police. Il se fait griller.

- Toi, le chauffeur ! Rentre toi un doigt dans le cul.

Le chauffeur hésite.

- MAINTENANT ! rugit le mec.

Il comprend vite qu'il n'a pas le choix. Après avoir immobilisé son véhicule en plein milieu de la chaussée, il se lève, baisse son pantalon et enfonce son index dans un cri de douleur virile.

- Toi, le gamin ! Met lui ton parapluie !

Le collégien appareil-denté ne sait pas quoi faire, il pleure. Heureusement, le chauffeur a le sens du sacrifice.

- Vas-y gamin ! Ne t'en fais pas.

- Mais monsieur...

- Vas-y !

Un coup très sec, trop de pression pour le même ! Du sang s'écoule de l'orifice violé. La grosse ravale son relent dans son sac tandis que le pervers continue son mouvement, son avant-bras ne cesse d'aller et venir, pousse des gémissements cavernaux, de plus en plus saccadé, signe que l'éjaculation pointe le bout de son nez.

Mais alors que je me croyais déjà sauvé, il se retourne vers moi et s'avance, doucement, trop

doucement. « Putain c'est toujours sur moi que ça tombe ». Son viseur était pointé sur mon visage, je ne donnais plus cher de ma peau. C'était chaud !

- Tu aimes le foutre mec ? me souffla-t-il. Prends ça !

Heureusement, je fus sauvé. Le mec dont la cravate était en fait imprimé sur son tee-shirt a fini par craquer. Il a perdu la tête ! Il s'est levé, a crié :

"AHHH !"

puis :

"CHARGEONS-LE !"

Et il a chargé. C'était comme dans un film ! Quand il s'est rué sur lui, le tir est parti. J'ai esquivé en slow-motion. Un long filament blanc s'est dilaté dans l'air, un putain de jet de karsher au ralenti.

Malheureusement, la grosse d'à côté n'a pas eu la même chance. C'était... dégueulasse.. Ça ne l'a pas tué, mais je suis sûr que ça lui a niqué la journée. Vous n'aurez pas une journée normale si un malade mental vous gicle sur le front à huit heures du matin. C'est mort pour le reste de la journée, pour la semaine aussi. Elle était paniquée, morte de trouille.

" ÇA BRULE ! AIDEZ-MOI " hurlait-elle.

La pauvre. Même le mec a eu pitié. Il est resté planté ainsi un instant, il se sentait con, bite en main, contemplant sa victime, terrassée. Puis, il a retrouvé ses esprits et a remonté sa braguette, un peu honteux.

- Il vaut mieux que j'arrête ce genre de connerie

Enfin, les portes s'ouvrirent. Les klaxons l'accueillirent. La plupart des gens se bousculèrent pour s'en sortir. « C'est terminé, c'est bon, c'est fini » disait un père à son fils.

J'étais assis, je regardais la scène, puis ma montre, il était déjà tard. Il se passe toujours des trucs bizarre sur cette ligne.

Comment Jean-Chibre est devenu un homme

Pour vous explique vite fait le topo, j'avais à l'époque un pote qui présentait tous les symptômes de celui qu'on appelle communément « puceau tardif ». Vingt-deux ans, le type, et jamais trempé sa madeleine ! Pourtant, il y tenait, le mec ; branleur notoire, il passait sans doute plus de temps sur *Youporn* que sur ses cahiers, en témoignaient ses notes de merde aux partiels, toujours au rattrapage ! Mais bon, on ne se refait pas et ma manie d'embrigader les causes perdues et de les prendre sous mon aile pour les transformer en bête de fourre s'était rapidement imposée ; j'étais un peu le Malcolm McLaren des handicapés sexuels.

Cependant, avec lui, je ne sais pas, un truc a merdé quelque part, je n'ai pas réussi, pourtant, j'ai tout donné ! Je l'aimais vraiment bien, ce mec. Je l'appelais toujours Jean-Chibre à cause de sa tête de gland, ouais, une vraie tête de gland, mais sans déconner, la calcification de son crâne avait tracé un renforcement au centre de son front, de haut en bas, comme un urètre osseux qu'on ne pouvait pas ne pas remarquer. Féru d'art contemporain, il était capable de passer des plombs devant une roue de vélo sous prétexte qu'on l'avait verni et encadré. Sinon, c'était un chic type très sympa, le cœur sur la main, une photo de sa mère était posée sur la table de chevet de sa cage à poule de neuf mètres carrés, là où tout étudiant normalement constitué aurait placé son paquet de kleenex, où, pour les plus folklo, *sa chaussette de branle*.

Bref, y'avait vraiment rien à garder chez lui, que ce soit physique ou mental. Il avait passé sa vie dans un trou à rat et ça se ressentait lourdement sur sa façon de parler, de s'habiller, de penser. Quand je l'ai récupéré, il était au bord du gouffre ; même une loutre en période d'amour aurait refusé ses avances. On a donc tout repris depuis le début : on a travaillé sa diction avec un stylo dans sa bouche, je le corrigeais d'une tape sur l'arrière du crâne dès qu'il lâchait l'une de ses expressions de merde ; j'ai insisté pour qu'il mette des lentilles plutôt que ces foutus hublots ; on a été faire les boutiques ensemble ; chez le coiffeur on a pu retrouver un compromis pour masquer sa calvitie, rasé sur les côtés, en brosse sur le dessus, façon rital du futur ; je l'ai poussé à s'inscrire dans une salle de sport...Liste non exhaustive... Tout ça pour rien.

Aucun changement. J'avais l'impression de jeter mon énergie par les fenêtres mais je ne l'ai pas oublié, je ne l'ai pas abandonné, on était devenu amis même si nos discussions tournaient souvent autour du ready-made et de tous ces connards d'imposteurs qu'il admirait comme le nombril du premier homme sur Terre.

Ces trois années passèrent très vite et vers la fin de la dernière année, Jean-Chibre était toujours Jean-Chibre, il n'avait pas évolué d'un iota, enfin si, disons qu'il parlait à peu près distinctement, mais ça ne l'avait pas aidé à fourrer au contraire de toute la promo, de vrais animaux. Tout le monde dans l'amphi avait forcément baisé avec quelqu'un du même amphi. Tout le monde, sauf Jean-Chibre qui se bouffait ses ongles en matant les culs aller et venir sans jamais s'arrêter devant lui.

C'en était trop. Son échec, c'était aussi mon échec, hé merde, qu'est-ce qui foirait dans mon management ? Je comprenais peu à peu qu'un homme ne devenait homme que s'il le désirait sincèrement, au plus profond de lui-même et le pire, c'est que Jean-Chibre était l'exception qui confirmait la règle ; il avait tenté de percer les mystères du sexe par toutes les ruses durant ses trois années, sans jamais effleurer ne serait-ce qu'un seul téton... Putain de monde cruel. Au bout du compte, blasé, je lui proposais :

« Et les putes, t'y as pensé ? Tu sais, c'est pas que je cautionne, mais bon, tout ce retard que t'as accumulé y faudra bien que tu le rattrapes un jour, sinon, ça fera un trop grand décalage, tu comprends, de nos jours les meufs recherchent le plaisir et si tu peux pas leur en donner, elles t'enverront vite chier...

– Les putes, moi ? s'était-il offusqué. Ça, jamais, je suis au-dessus de ça, quand même. »

Jean-Chibre était comme ça, un type vaillant et brave, mais complètement à côté de ses pompes. Au comble de l'amertume, je préférais me dire que c'était de sa faute et qu'au fond de lui, il s'en fichait, qu'il le vivait bien, mais, mais... Non. Il puait trop le désespoir, ça embaumait tout le self. On allait bientôt se quitter, à la fin de l'année, nos chemins se sépareraient, il déménagerait à six cent bornes, trouverait un autre éducateur spécialisé pour l'emmener à ses expos de merde et puis. Je devais donc le quitter comme je l'avais pris, comme un appart' quand on veut récupérer la caution.

Merde, on était là, devant les résultats du dernier semestre, tous les deux licenciés, tous les deux victorieux, mais un dégueulasse arrière-goût de défaite m'empêchait de kiffer pleinement ma réussite. Non, définitivement, ça ne pouvait pas se passer comme ça. Il me restait encore une chance.

Grosse effervescence dans le hall, tout le monde l'avait eu cette licence et pour tout vous dire, il aurait vraiment fallu être une loque humaine pour la louper. Les gens riaient, exultaient ; l'aventure n'était pas tout à fait terminée, la soirée d'adieu devait avoir lieu le jeudi suivant. Jean-Chibre pouvait encore tirer son épingle du jeu et, comme tout mauvais joueur, il avait besoin de dés pipés. Bon, c'est vrai, j'étais un peu au bout du rouleau, mais pas au point de foutre en l'air trois années de travail acharné ! Alors que Jean-Chibre recopiait ses notes sur un bout de papier au lieu de les photographier avec son téléphone comme tout le monde, je m'éclipsai en deux-deux et interpellai Léa qui descendait l'escalier. Avec du recul je ne sais pas pourquoi je me suis adressé à elle, sans doute parce qu'elle avait des airs de petite cochonne ambitieuse et une bouche à pas faire des enfants tout de suite, ce qui me mettait en sécurité.

« Je peux te demander un service ?

- Euh, dit-elle en flairant l'arnaque, ça dépend quoi.
- Tu viens jeudi soir ?
- Bah bien sûr, qui ne vient pas, de toutes façons ? »

Oh, ne vous méprenez pas, je n'allais pas lui demander d'écartier ses cuisses pour que ce pauvre Jean-Chibre puisse y lancer sa tête chercheuse. Dans le meilleur des cas, elle m'aurait ri au nez et dans le pire, c'est un coup de boule qui m'attendait !

« Non, c'est juste que Jean-Chibre sera là aussi et...

- Qui ?
- Euh, je veux dire, Joël. »

C'est vrai, personne n'usait de ce sobriquet dégradant mais pourtant si affectueux, si personnel ! Pour les autres, c'était Joël, juste Joël. Léa tapait du pied, l'impatience la gagnait, elle avait sans doute mieux à foutre que de plonger dans mes combines à trois francs six-sous.

« Hé ben, quoi, Joël ?

- Ben, je me demandais si, par hasard, tu voudrais pas le, enfin le... »

Là, quand j'ai vu ses joues devenir rouge comme des braises de barbecue et ses yeux noirs m'étrangler, je me suis dit que j'avais plutôt intérêt à bien choisir mes mots.

« ...Lui donner un peu d'attention, finis-je par dire après maintes hésitations, tu sais, il se sent seul et...

– Okay, fit-elle tout simplement, pas de problème. »

Elle me tourna le dos prestement, comme si elle voulait pas qu'on nous voit ensemble. Je l'attrapai fermement par l'épaule.

« Attends, c'est un peu plus compliqué que ça. »

Elle avait l'air un peu moins partante une fois le pot-aux-roses dévoilé alors, pour la convaincre, j'ai sorti un billet de vingt balles. Elle s'est vexée à mort. Écarlate, elle m'a engueulé à voix basse en montrant bien sa colère pour ne pas éveiller les soupçons des gens qui passaient à côté de nous, ouais parce que les rumeurs allaient bon train dans cette fac de merde. Dans les films, on présentait rarement les escaliers comme un lieu de négociation et je comprenais très bien pourquoi.

« Tu m'as pris pour une pute là ? T'es sérieux ?

- Pas du tout attends, je suis désolé, faut pas le prendre comme ça...
- C'est cinquante balles. Pour la prise de risque. »

J'acceptais. J'avoue, c'était assez tendu comme délire, dangereux même, mais ça pouvait marcher. Et dire que j'avais brodé ça comme ça, à l'arrache devant le tableau des résultats, poussé par un instinct de survie et un ego hors du commun me répétant sans cesse à l'oreille que si Jean-Chibre quittait la fac la queue entre les jambes, ça me hanterait jusqu'à en crever.

Mais bon, encore fallait-il que le ciel soit avec moi et que Niki n'y voit aucun inconvénient. Le soir même, je l'invitai à boire un verre dans le centre pour débattre des modalités de son contrat, en supposant qu'il soit okay, bien sûr. Niki était une fiotte assumée, une grande folle comme on dit dans les clichés, un peu exubérant genre *carpe diem* tatoué sur le biceps et *enter the matrix* sur la chute de reins avec une flèche pointant son trou du cul. Drogué à la baise et à toute sorte de substance festive, il écumait les festoches à travers l'Europe, tapait des pilules, serrait des mecs, portait des leggings, s'était fait *bleaché* l'anus, allait chez le coiffeur et le barbier au moins deux fois par semaines et indubitablement, passait plus de temps dans son bain aux mille senteurs qu'en cours.

Il arriva un peu en retard et commanda une bière aux fruits rouges, l'air pas très rassuré, comme s'il savait que je m'apprêtais à lui demander un truc pas très commode.

« Alors, que me vaut cette généreuse invitation ? C'est pas trop ton genre, pas vrai ? »

Je lui déballai l'affaire sans trop de fioriture, en prenant bien soin de filtrer les enjeux qui gravitaient autour ce dépuçelage, ouais, parce que Niki était ce genre de pédé snob qui aimait à répondre aux enthousiastes pas de longs soupirs ennuyés.

« J'ai déjà un plan pour jeudi, *sorry, bro.* »

J'aurai dû m'y attendre, Niki avait toujours un plan, dans toutes les fêtes, toujours un cul à disposition. Tout se cassait la gueule. J'avais misé toute mes chances sur lui, naïvement, c'était mon seul espoir de salut et il l'avait senti, d'où son refus. Pire que du snobisme, il reniait toute forme d'obligation ou de pression, c'était un mec libre. Je jouai donc au désinvolte.

« Bon, tant pis, c'est pas grave, et sinon, t'as eu ta licence ?

- Ouais tout juste dix, me dit-il en sirotant sa bière à la paille. Et toi ?
- Dix virgule deux.
- Classe.
- Ouep. »

Il aspira longuement et avec vigueur, comme s'il pompait la queue d'Hercule.

« J'adore les puceaux, avoua-t-il. Alors, bon, si ça peut rendre service....

- Mais ? dis-je en serrant les dents.
- Y'a un festival à Budapest qui commence samedi prochain mais je suis un peu à sec, tu vois...
- Combien ?
- En comptant le transport, deux cent balles.
- Deux cent balles ! »

Ça commençait à me revenir cher, cette histoire ! Mais j'étais prêt à vendre une couille pour y arriver. Plus qu'une récompense à l'effort, c'était presque une...une vengeance. Ouais, j'en voulais à Jean-Chibre. Niki était l'homme de la situation. Le physique, il s'en foutait. Tout ce qu'il voulait, c'était des trous, des trous et toujours des trous. J'organisais ce traquenard pour sauver mon honneur et lui donner une bonne leçon, en toute amitié.

« Mais, t'es sûr qu'il est gay ?

- Jean-Chibre ? Il est pas gay du tout, ça je peux te l'assurer, j'ai vu son historique Youporn et c'est du cent pour cent hétéro !
- Bah comment veux-tu que je le fourre, dans ce cas ?
- T'inquiète pas, il ne se rendra compte de rien.
- Mais, c'est, c'est du viol, ça ! »

Du viol ! Tout de suite les grands mots ! Y'en a que ça dérangeait pas, Léa par exemple ! Une parade, vite ! Un truc !

« S'il est inconscient, il ne se doutera jamais de rien. »

Niki marqua un temps d'arrêt durant lequel il suçait langoureusement sa paille avec un sourire en coin, comme si j'avais tapé exactement là où il fallait taper.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ?

- Une petite pilule dans son gobelet et voilà, il est parti pour la nuit.
- Mais si c'est ça, il ne saura jamais qu'il est dépuclé.
- A mon avis, fis-je sans masquer mon dégoût pour les pratiques anales, il le sentira le lendemain et puis, même, c'est quelque chose que tu ressens au plus profond de toi, enfin, je pense... »

Il fut totalement convaincu par cet argumentaire de fortune. Une simple poignée de main un peu molle fit office de contrat. Niki avait de quoi être satisfait : non seulement il gagnait son ticket pour Budapest mais en plus, il disposerait de toute une nuit pour apprivoiser le fion sauvage de mon collègue. Peu lui importait son physique atypique, peu lui importait l'allure de sa rondelle, que je présentai peu reluisante. Son but dans la vie, c'était de fourrer des culs.

Christophe frôlait dangereusement la trentaine et vivait toujours chez son père, un ancien de l'armée, dans un petit pavillon d'une banlieue tranquille qui était devenue, en l'espace de quelques années, le point de rendez-vous de tous les camés du coin. Ouais, parce que Christophe dealait toute sorte de merde, au nez et à la barbe de ses parents, des bouteilles d'alcool qu'il faisait sortir grâce à son emploi de caissier au Franprix du coin, aux opiacés les plus chargés, en passant par les ansiolytiques obtenus des infréquentables braqueurs de pharmacie qu'il côtoyait pour se sentir plus gangster. Christophe était donc le plus honnête des gangsters, celui qui vendait la mort pour palier aux insuffisances de la maigre pension alimentaire perçue par son père qui était au courant de tout et qui s'en foutait parce qu'avec ce qu'il avait vécu en tant que fonctionnaire, il chiait allègrement à la gueule de l'État.

Christophe recevait les gens dans son salon familial, sur un sofa dans lequel semblait imbriqué son vieux paternel. Quand je suis arrivé ce jour-là, il ne m'a même pas adressé un regard, comme s'il ne me reconnaissait pas alors que j'avais habité à quelques pâtés de maisons pendant vingt ans et qu'on se croisait souvent. Les yeux rivés sur le journal télé, il marmonnait des trucs indicibles ; le malaise était palpable.

« De quoi tu as besoin ?

- Euh, un truc pour oublier.
- Pour oublier comment ? Pour toujours ?
- Non, quand même pas, juste le temps d'une nuit, tu sais, un truc comme du GHB, par exemple.
- Tu veux violer une nana ?
- Non, non... me rattrapai-je en agitant les mains, un mec, enfin,
- Tu veux violer un mec ?
- Pas moi, euh, c'est pour un ami... »

Je m'emmêlais les pinceaux, cette intrigue était trop longue, trop laborieuse à tisser, ça ne pourrait pas marcher... Le père du Christophe laissa s'échapper un cri qui ressemblait furieusement à l'éternuement d'un chien.

« C'est toujours pour un ami, déplora Christophe d'un air désabusé. Je vais te chercher ça là-haut, je reviens. »

Il redescendit ses marches grinçantes avec une petite boîte hermétique entre les mains. Il ouvrit le couvercle et la déposa sur mes cuisses.

« Des champignons ?

- Quoi, y'a un problème ?
- Non, mais bon, euh... »

Ouais mec, un gros problème, même : comment faire ingurgiter cette merde à Jean-Chibre ?

Il aurait fallu un truc plus discret, plus rapide, mais là, à part une omelette, je ne voyais pas... Difficile d'y parvenir sans s'y casser les œufs. Christophe s'agaça de me voir indécis.

« C'est comme tu veux, mais dépêches-toi, j'ai pas que ça a foutre. C'est du tout bon ça, des guatémaltèques, on trouve pas ça partout.

- Qu'est-ce que ça fait ?
- Une fois que t'as bouffé ça, t'es obligé de gober tout ce qu'on te raconte.
- Et ça marche vraiment ?
- Meeec... fulmina-t-il.
- Bon, okay, okay, je prends, c'est bon, c'est combien.
- Ça fera cent balles. »

Combien ? Encore cent balles ?

« Je peux te faire un chèque ?

- Prends moi pas trop pour un con. »

Son père m'adressa un coup d'épaule véhément, sans quitter son écran ; j'avais de quoi me tenir à carreau. Inévitablement, je passais à la caisse. Conscient que je venais de claquer plus de fric en deux jours que Jean-Chibre en une année pour ses tenues vestimentaire, je rebroussais chemin vers chez moi, des étoiles dans les yeux, trépignant comme un enfant devant un beau sapin garni à la veille de Noël.

Avant d'aller à la soirée, je fis un petit détour par chez Léa. Elle hésitait entre deux robes. Non pas parce qu'elle se demandait laquelle ferait le plus plaisir à Jean-Chibre, mais juste parce qu'elle se trouvait trop grosse dans l'une et trop plate dans l'autre.

« Mais celle-là...proposai-je en pointant une guêpière qui pendait au barreau du lit, c'est *sexe*.

- J'veux pas être *sexe*, grogna-t-elle. Bon, tu veux quoi ?
- Y'a un petit changement de programme... »

Je grinçais des dents. C'était pas dans le contrat et vu son coefficient de putasserie, elle n'hésiterait pas à me gratter une rallonge ce qui -bien entendu- était hors de question. Elle prit l'un des champignons entre ses doigts et l'apporta près de son visage teinté de répugnance.

« Tu veux que je bouffe ça ?

- Nan, que tu lui fasses bouffer.
- Qu'est-ce que tu veux que je fasse, une omelette ? En plein milieu de la soirée ? Il risque pas de trouver ça un peu louche ?
- Prépare-là ici et c'est bon, t'inquiète, il goûtera avec plaisir.
- C'était pas prévu, ça, on avait dit que tu devais lui glisser un truc dans son verre pendant que je lui tapais discute et puis basta.
- Le plan a un peu changé, c'est vrai, mais en théorie, ça reste la même chose.
- Et donc je suis censé me ramener avec mon petit tupperware et en proposer et qu'il accepte et le...
- Non, j'ai mieux : tu le fais monter dans une chambre, avec toi, tu le détends, massage, tu lui montre que tu le veux et là, tu lui proposes un morceau d'omelette.

- Un morceau d'omelette, comme ça, tout bêtement ? On avait dit pas de rapprochement physique... »

Au-dessus de ma tête, l'épée de Damoclès ne tenait plus qu'à un clou rouillé et brinquebalant. Ça venait, là, tout doucement, inéluctablement.

« Donne-moi trente en plus, alors.

- Okay, mais pas tout de suite, le mois prochain, je suis à sec, là, vraiment...
- D'acc'. Et fais pas le con. Sinon je te dénonce au flic.
- Tu ferais pas ça...
- Tu ne m'en crois pas capable ? C'est immonde ce que tu fais, c'est dégueulasse pour Joël...
- Qui ça ? Ah, Jean-Chibre. »

Elle m'arracha la boîte de champis des mains et me lança un regard noir à la fois dédaigneux, outré et désespéré. Elle n'avait pas d'amitié pour moi et aucune sympathie. Pourquoi elle le faisait, alors ? Elle fit papillonner ses sourcils d'un air amusé ; tout cette merde l'excitait au plus au point, c'était aux antipodes de sa routine et elle en jouissait secrètement ; encore un truc qu'elle pourrait raconter sur son Tumblr pour se faire mousser par ses amis imaginaires ! Elle continua de foutre le bordel dans son armoire sans me calculer, les fringues volaient, les sous-fringues aussi, décidément, cette garce n'avait aucune pudeur ! M'accoupler avec ? Non, pas bonne idée, pourrie même, trop peu d'inspiration, trop obnubilé par cette nuit de quart de lune qui ferait de Jean-Chibre un homme, un vrai et puis bon, elle me repousserait. Ou pas. Une certaine tension sexuelle s'installa dans sa chambre, à un tel point que j'étudiais l'épaisseur des murs au cas où elle crierait trop fort mais non, non, rien ne se passerait, j'en étais convaincu.

« Bon, ben, je vais y aller ... ?

- Ouais, on se voit ce soir.
- Je te fais confiance.
- Venant de toi, je le prends comme une insulte. »

Mais ouais, bébé, moi aussi je t'aime !

J'arrivai vers neuves heures. La soirée avait lieu chez une certaine Siegfrieda, la responsable de l'association des élèves, dans une putain de baraque en pleine campagne, éloignée de tout à se demander s'il recevait la 4G dans ce bled ! La maison des parents de Siegfrieda semblait taillée pour les fêtes de fin d'année à l'américaine avec piscine de bière et concours de celui qui vomit le plus loin. L'hôte m'accueillit et me fit faire un bref tour du rez-de-chaussée.

« Je te fais pas visiter l'étage, ça va nous prendre deux heures sinon... »

Son humilité égalait en envergure celle de sa croupe, pourtant déjà fort volumineuse. Il y avait quelques personnes dans le jardin et au fond de ce vaste terrain (quatre hectares me dit Siegfrieda dans l'oreillette) des trous avaient été creusés pour, pour quoi en fait ?

« Pour qu'on les remplisse de gerbe, m'affirma un trou du cul inconnu avec un rire gras, c'est mon idée, hé hé. »

J'avais horreur d'arriver aussi tôt dans ce genre de grosse party. Les premiers, c'est toujours

les crevards qui viennent uniquement pour défoncer les petits fours, boire toute la gnôle et faire un coma éthylique à une heure du matin quand la soirée bat son plein. Les loques humaines, en somme. Évidemment, Jean-Chibre était ce type de bonhomme. Je remarquai qu'il ne faisait pas partie de la bande de hyène qui s'était regroupé autour du buffet et ça m'étonnait assez ! Une fois, pour une soirée en deuxième année je crois, ce con était venu avec une demi-heure d'avance.

« Il est pas là Jean-Ch... Euh, Joël ? (ça voulait vraiment pas rentrer)

- Si, il s'occupe du barbeuk', me dit un type avec plein de biscuits apéros dans les dents, d'ailleurs, on dirait que ça crame. »

Ouais, ça cramait bien, une grosse nuée de fumée noire. Jean-Chibre émergea du brouillard en toussant fort, au bord du coma. Je me précipitai en maudissant le con qui avait eu la bonne idée de lui confier cette tâche... Merde, les mecs, il sait limite pas faire ses lacets !

« Jean-Chibre, Jean-Chibre, ça va ? Tu m'entends ? Jean-Chibre ! Merde !

Il agonisait ; manquait plus qu'un violon pour accompagner sa plainte. Il m'agrippa par le col de la chemise, me la dégueulassant au passage et parla comme s'il s'était pris une balle dans le foie.

« Les merguez... Elles sont... brûlées...

- T'as rien Jean-Chibre, t'as rien ! »

Il ne me croyait pas mais c'était véridique, il avait rien du tout, juste un peu de noir sur ses lunettes. Sa sensibilité exacerbé se manifestait d'autant plus lorsqu'il était soumis au stress et cette soirée le stressait énormément ; je lui avais mis une pression de fou ! Je l'aidai à reprendre ses esprits et, armé d'un saladier de punch, j'essayai de le remettre en forme avant que Léa n'arrive.

Une heure plus tard, le jardin était noir de monde. Déjà quelques gonzesses très peu vêtues dans la piscine. Toute ma fac était dans la place et je palpais la liesse ambiante à défaut de palper des liasses, merde, j'étais ruiné et malgré mon taux d'alcoolémie qui grimpait en flèche – on avait défoncé le saladier à deux- ce trou dans mon compte m'angoissait un peu. On était assit tous les deux, sous la tonnelle, à une distance stratégique du buffet et, me laissant porter par l'héroïsme du punch, j'avais capturé un bol de chips pour moi tout seul. Jean-Chibre parlait depuis une demi-heure, persuadé de me tenir en haleine à cause des « Mh, Mh » que je lâchai aléatoirement d'un air concerné parce que franchement, à ce moment précis, sa logorrhée de merde me passait au-dessus de la tête. Quand la silhouette de Léa se dessina dans la foule qui se séparait en deux comme une mer divine, je recommençai à respirer.

Elle semblait sortir tout droit d'un film porno d'auteur, un truc bien léché avec un gros budget et un vrai fond et malgré sa petite taille, elle nous prenait deux tête à tous par sa beauté ! Je lui fis un signe discret, elle me repéra et vint s'asseoir sur le siège que j'avais préparé pour elle, entre Jean-Chibre et moi. Elle me claqua une bise pleine de répugnance puis se tourna vers mon *side-kick*, feignant le désir.

« Salut Joël, *wahou*, très classe, j'adore ta chemise... »

Ça sonnait foutrement faux, elle jouait mal. Et sa chemise, merde, elle aurait pu trouver mieux, sa chemise était trois fois trop grande pour lui et le motif était beaucoup trop bariolé pour un individu aussi terne que lui !

« Merci, bégaya-t-il timidement, c'est ma mère qui me l'a offert pour Noël.

– Claasse. »

Jean-Chibre suait à grosse goutte et la buée recouvrait ses hublots. L'odeur de sa sueur, très atypique, ne tarda pas à jaillir de ses pores. Léa attaqua fort, trop fort, peut-être ; il semblait à deux doigts de la syncope. Léa se tortillait sur sa chaise et les aiguilles de ses talons rouges raclaient le sol de la terrasse.

Le soleil s'inclinait peu à peu et la température montait sensiblement. Autour de nous, les gens n'avaient même plus envie de parler, ils étaient gavés après trois ans à se fréquenter, à faire mine de bien s'aimer, trop lourd, trop dur, ils n'avaient plus qu'une seule idée en tête : se bourrer la gueule à mort pour oublier leur prénom et se réveiller dans un endroit inconnu, prendre une photo et la foutre direct sur Instagram, romancer le truc et tweeter une version biaisée des événements ... Tel était le projet commun de toute cette bande débiles licenciés qui s'engouffraient dans un tunnel exigü et puant qu'on appelle vie active mais qui en réalité ne fait qu'activer le désespoir et les envies de suicide. Parmi eux, j'aperçus Niki. Hyper-chaud, il frottait son cul contre des mecs hétéros qui n'osaient pas trop l'esquiver par peur de se faire d'axer d'homophobie. Ou, en fait, peut-être qu'ils étaient tous pédés. En vrai, le seul qui aurait quelque chose à raconter le lendemain, c'était Jean-Chibre.

D'ailleurs, il ne lui avait pas fallu plus d'attention pour prendre la confiance. Son front était sec et il avait retiré ses lunettes pour se donner un air plus ténébreux et ça marchait, ses yeux qui partaient en vrille le rendait hyper ténébreux ! Et donc, il parlait de Marcel Duchamp, de son urinoir, de la face de l'art qui avait changé à tout jamais... En gros, il répétait un cours mot à mot et pas de bol, Léa avait suivi le même. Elle pouvait donc en parler aussi et donner son point de vue mais, problème de taille, Jean-Chibre ne supportait pas qu'on le contredise. Alors, pour éviter que le débat ne s'envenime, j'intervins rapidement en espérant que Léa tilte là où je voulais en venir.

« J'ai une petite faim moi, on irait pas au buffet ?

- Si, fit Léa comme si je lui sauvais la vie, justement, j'ai préparé une délicieuse omelette, vous allez m'en dire des nouvelles !
- Une omelette ? Pourquoi pas, ça me tente bien ! Et toi, Jean-Chibre ?
- Mh... J'ai pas très faim, là.
- Ah si, Jean-Chibre, fais-moi plaisir... pleurnicha-t-elle en secouant sa cuisse.
- Bon, d'accord... »

Pas besoin de l'implorer, pour une fois ! Il avait l'air d'être tombé sous le charme diabolique de cette petite blondinette qui sortait très innocemment deux petits tupperwares, l'un avec un couvercle jaune et l'autre avec un couvercle rouge. Elle tendit le second à Jean-Chibre qui s'empiffra comme un porc et nous épargna la dégustation collective. Je voyais sa bouche se distordre et ses mâchoires broyer les champis, des morceaux s'agrippaient aux stries de ses lèvres gercées, c'était, hum, pas ragoûtant. Pendant qu'il mâchait, j'abandonnai le tupperware sur le buffet et quelques vautours qui étaient là depuis sept heures du soir se précipitèrent comme s'ils avaient guetté la délectation de Jean-Chibre en attendant leur tour. Inquiet, je récupérai la boîte ; non pas que je détestais ces types, non, je ne voulais juste pas être tenu responsable de leur intoxication. Léa me glissa.

« T'inquiète, sur celle-là, c'est des champignons de Paris.

– Ah, okay. »

L'un des trois mecs qui en voulait me l'arracha des mains et se partagea le pactole avec ses trois compères. Visiblement, l'un d'eux voulait serrer Léa et rageait sec de la voir ramper aux pieds palmés de Jean-Chibre.

« Tu cuisines vraiment bien Léa, tenta-t-il, mmh, je me régale. »

A fond dans son rôle, elle s'en tapait le cul par terre de ce vieux mec. Après avoir murmuré quelque chose dans l'oreille de mon Jean-Chibre, ils se levèrent ensemble, Léa prit sa main flasque et ils traversèrent la terrasse pour rejoindre la maison. Niki fit dépasser sa tête comme un furet ; je lui lançai le signal et il les suivit à l'intérieur. Mon cœur frappait un rythme de techno allemand, je flippai grave. Personne ne m'adressa un regard, personne ne vint m'ambiancer, j'avais l'impression d'être un fantôme. Trois ans dans cette merde et la sensation de ne connaître personne. Je devais avoir deux ou trois prénoms en tête, pas plus. Les trois types qui dégustaient l'omelette, j'étais même sûr de ne les avoir jamais croisé dans la fac. Ils étaient tous les trois semblables, avec leur tee-shirt à la con qui détournaient des marques et leurs yeux paumés dans le néant et rien dedans qui pouvait faire penser à la réalité. Ils riaient de plus en plus fort, comme terrassé par l'hilarité. Ils m'insupportaient. Une telle joie était intolérable, pas là, pas ici, pas dans cette fiesta foireuse. Des effluves de dégueulis remontèrent à mes narines, derrière moi, des gens remplissaient les trous. Et Jean-Chibre, qui léguait son pucelage anal à la plus grande folle que cette Terre ait jamais porté, au final, des clous, qu'est-ce qu'il allait en faire ? Il s'était torché avec mes enseignements, il n'avait rien retenu, rien appliqué. Je l'exécrai et j'étais déçu, déçu comme quelqu'un qui attend la sortie d'une suite mille fois moins bien que l'original avec un scénario bâclé, des acteurs insipides et une production chaotique. Et ce... Putain, ce mec s'esclaffait si fort qu'il m'empêcha même de continuer à penser ! Furieux, j'alpaguai le plus chétif de la bande histoire de pas faire d'embrouille.

« Et, toi là, tu pourrais pas aller me chercher une bière ? Je crève de soif.

- Ouais mec, pas de problème, j'y vais.
- Tu veux autre chose ? demanda son pote obèse.
- Euh, je veux bien des mini-pizzas, si ça te dérange pas... »

Merde ! Ils étaient doux comme des agneaux ! Et ils plaisantaient pas en plus ! Ils y allèrent bien gentiment et j'eus tout ce que j'avais demandé en moins d'une minute. Cet enthousiasme me sembla d'autant plus suspect qu'après m'avoir servi, ils se regroupèrent autour de moi, un peu hagard, comme les membres du secte devant son gourou. C'était gênant. Je rougis un peu et reculai mon siège pour me tenir à bonne distance.

« Bah... Qu'est-ce que vous voulez ?

- Ce que tu veux.
- Hein ? »

Et ils restèrent comme ça, bouche bée, bave aux lèvres, attendant mes instructions. Ça sentait le foutage de gueule à plein nez et je voulus en avoir le cœur net.

« Baisez-moi les pieds. »

Ils se penchèrent brusquement et luttèrent avec hargne pour laper mes godasses. Et là, j'eus un éclair de lucidité, aveuglant et terrifiant. Les champis. Elle s'était gourée. « Grognasse tu vas me rendre mon fric ! » . Je me dépêtrai de l'étreinte de ces trois connards pour retrouver Jean-Chibre et empêcher un carnage. En fonçant tête la première dans la foule, je percutai Léa et la retint juste

avant qu'elle tombe. Elle débloqua, probablement à cause de ma gueule d'ahuri.

« Les champignons ! tu t'es gourées de boîte !

- Quoi ? Euh, non, je crois pas...
- Tu crois pas ou t'es sûres ?
- Euh, euh, paniqua-t-elle, je sais plus maintenant, arrête de me brusquer.
- Ta gueule ! Où ils sont ?
- Quoi ?
- La chambre !
- Euh, la chambre des parents, dans le deuxième couloir à gauche, la troisième porte sur la droite.
- Putain, c'est compliqué. »

Difficile de gérer cet itinéraire sans GPS avec la panique la fatigue et l'angoisse mais pas le temps ! J'avisai, bousculant les quelques groupes de personnes qui copulaient dans les escaliers et ceux qui végétaient contre la rambarde. Jean-Chibre devait être entrain de se débattre, d'appeler à l'aide et Niki, ne comprenant rien, lui avouerait sans doute mon stratagème ; j'étais dans une merde noire. Je crapahutai dans le large couloir et ouvrit la porte à bout de souffle. Face à moi, sur le lit à baldaquin huit places des parents de Siegfrieda, il y avait Jean-Chibre, pantalon baissé sur les genoux, enfourchant Niki cul en l'air, tête dans les draps !

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? »

Quelque chose m'échappait. Le plan avait marché, mais à l'envers, et ce n'était pas à cause des champis puisqu'il avait bouffé l'omelette aux champignons de Paris. Choqué lui aussi, Jean-Chibre resta stoïque pendant une paire de seconde avant de se retirer du cul de Niki dans un bruit sourd. Il remonta son froc et s'approcha vers moi. J'étais tétanisé, crucifié à la porte.

« Je... Je vais tout t'expliquer.

- M'expliquer quoi ?
- Je suis homosexuel.
- Quoi ? Mais... Ton historique *youporn*... »

Je tombais des nues. Si c'était une vanne, ça manquait de roulement de tambour. Et pourtant ça éclaircissait pas mal de choses ! Merde, Jean-Chibre sortait du placard tandis que Niki s'éclipsait promptement, toutes ces conneries le dépassaient et puis il s'en foutait ; il s'était fait enfler avec l'art et la manière et avait gagné son billet gratos pour Budapest !

« Alors, t'es pas puceau, en vrai ?

- Non, plus depuis longtemps. J'ai essayé tu sais... dit-il sur un ton désolé, d'où l'historique hétéro
- Mais, pourquoi tu m'as rien dit ? »

J'étais sidéré. J'aurais dû m'en douter, j'étais déjà allé chez lui, il possédait la saga *Twilight*, des coffrets DVD des *Desperate Housewives* et on avait même dormi ensemble une fois, enfin, dans la même chambre, pas ensemble quand même, et je me doutais de rien, quel enulé ! Enfin façon de parler, ou, pas par moi, en tout cas.

« Bah... T'es tellement con parfois que j'étais persuadé que tu le prendrais mal.

- Attends, tu déconnes ? fis-je en posant la main sur ma poitrine. J'adore les fiottes !
- Mais tu sais, c'est grâce à toi que j'ai découvert que...
- Stop ! Stop ! Dis plus rien ! »

Ouais, malgré toute la sympathie et la pitié que j'éprouvais pour ce pauvre type, je préférais ne pas savoir comment il avait vécu ses premiers émois en se flattant la nouille avec moi à poil dans ses fantasmes. Ça me filait la gerbe. Et tout ce fric, pour des clous ! Je sentais les mini-pizzas remonter dans ma trachée. Main plaquée sur la bouche, je courus dans le jardin.

C'était à mon tour d'aller remplir des trous.

tante ko'

le fascinant
Mr. Drill

Dans la cuisine

au bout de ma nuit

Life is a game

demi-tour

serial
masturbateur

comment Jean-Chibre est
devenu un homme

(contenu explicite © tous droits réservés)